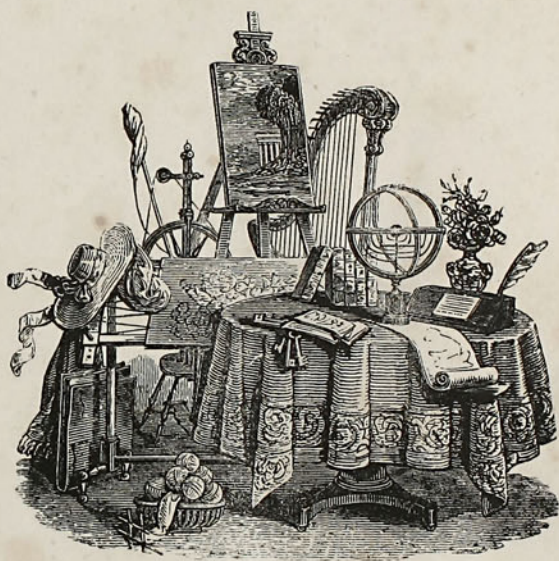


JOURNAL
DES
DEMOISELLES.



QUINZIÈME ANNÉE.

PARIS,
AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVART DES ITALIENS, N° 1.

—
1847.

Marie d'Angleterre.



Jal. des Demeiselles, 15^e année

S^t. Antoine d'après Devéria

Imp. Lemercier à Paris.

« Je vous pardonne, Elisabeth, innocente ou coupable ! »

JOURNAL DES DEMOISELLES.

HISTOIRE DES MODES FRANÇAISES.

CINQUIÈME ARTICLE.

RÈGNE DE HENRI II. (Suite.)

Ce fut aux noces de sa sœur Marguerite de France avec Emmanuel-Philibert de Savoie, au mois de juin 1559, que Henri II porta le premier des bas de soie tricotés à l'aiguille.

Ce roi est représenté, dans les monuments, vêtu d'un pourpoint à basques, galonné d'or, et d'un manteau de même étoffe. Les *trousses*, ou hauts-de-chausses, rembourrées de crin, de bourre, de laine ou de coton, sont de satin blanc rayé d'or; les chausses et les souliers sont de satin blanc uni. Après sa mort, Catherine de Médicis, sa femme, est vêtue entièrement de noir, sauf les gants et la collerette à gros tuyaux. Son costume, de l'aspect le plus sévère, se compose d'une sorte de casquette d'étoffe, dont la visière est rabattue au milieu du front; d'un corsage collant et boutonné; d'une large jupe plissée, et d'un long manteau, rehaussé d'un collet montant.

QUINZIÈME ANNÉE, 3^e SÉRIE. — N^o I.

RÈGNE DE CHARLES IX.

Charles IX méprisa le luxe; ses préoccupations politiques lui ôtaient le goût de la parure, et ses amusements étaient de nature à la rendre non-seulement superflue, mais encore embarrassante. Il avait une telle passion pour la chasse, qu'au milieu de la nuit, il se réveillait parfois en sursaut en appelant ses chiens. Il se plaisait à forger, à faire des serrures, des clefs, des fers de chevaux, des rouets d'arquebuse et de pistolet; il passait de longues heures à sa forge, au rez-de-chaussée du Louvre, travaillant en chemise ou en souquenille de toile noire. Il s'amusait même à fabriquer de la fausse monnaie. « Je le vis un jour, raconte Brantôme, qu'il en montra à monsieur le cardinal de Lorraine: « Voilà! disait-il, monsieur le cardinal, cette pièce est bonne, celle-là ne vaut rien; mais, montrez-la à qui vous voudrez, éprouvez-la au feu, elle se trouvera bonne. »

Avec de pareilles inclinations, Charles IX devait voir de mauvais œil les hommes porter des buscs à leurs pourpoints, se travestir en amazones dans les carrousels; les dames faire venir d'Orient des parfums, des soieries, des plumes d'autruche, des cosmétiques. Dès la seconde année de son règne, en 1561, on publia une ordonnance pour interdire aux femmes veuves l'usage de la soie, « sauf la serge ou camelot de soie, le taffetas, le damas et le velours plein. On défendait en même temps à tous les habitants des villes du royaume d'avoir des dorures sur plomb, bois ou fer, et de se servir d'aromates étrangers. Les 17 et 18 janvier 1563, deux édits proscrivirent les vertugadins de plus d'une

aune et demie, les hauts-de-chausses enflés de crin de cheval, de coton, de bonnre, ou de laine; les chaines d'or, aiguillettes, pièces d'orfèvrerie avec ou sans émail, plaques et tous autres boutons que ceux qui étaient nécessaires pour fermer les pourpoints, attacher les capes et garnir les bonnets. Enfin, une déclaration de 1567 régla les habillements de toutes les classes. Les soieries ne furent permises, dans les ordres, qu'aux cardinaux, archevêques et évêques; les toiles d'or et d'argent, qu'aux princes, princesses, ducs et duchesses. On prohiba le velours, les émaux, et les bourgeoises ne purent porter des perles et des dorures qu'en *patenôtres et bracelets*.

ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.

REVUE LITTÉRAIRE.

Souvenirs historiques des résidences royales de France: LE CHATEAU D'AMBOISE, par M. VATOUT, premier bibliothécaire du roi. 1 vol. in-8°, chez Firmin Didot, frères, libraires, rue Jacob, 56.

Une bonne histoire des monuments d'un pays sera toujours, nécessairement, une bonne histoire des hommes et des choses de ce pays lui-même. Les monuments, en effet, sont comme les trophées en pierre de ces grandes divisions de temps, dont les faits rassemblés forment, dans la vie d'un peuple, ce qu'on est convenu d'appeler un *règne*, une *époque*, un *siècle*. Semblable au lierre vivace, la vieille chronique du passé s'attache à leurs murailles, ceint leurs nobles frontons, grimpe jusque sur leurs vieilles tours; elle leur survit dans la ruine; elle les continue dans le souvenir. Que de faits perdus, retrouvés jusque sous la poussière des monuments qui ne sont plus! Ainsi, M. Vatout n'a pas fait simplement l'histoire des résidences

royales de France; on peut dire que nous lui devons une véritable histoire de France.

Le sixième volume de ce savant et intéressant ouvrage est consacré au château d'Amboise, dont l'origine remonte aux premiers temps guerriers de l'ère gauloise. Voici comment l'auteur raconte la fondation de cette royale demeure :

« Au milieu de la Touraine, ce pays le plus riche de France en châteaux historiques, le plus fécond peut-être en sites agréables, Amboise se place au premier rang, et par le charme de sa position, et par les grands souvenirs qui se rattachent à son nom. Cette ville, située à l'orient de Tours, sur un rocher au pied duquel la petite rivière de l'Amasse vient jeter ses eaux dans la Loire, paraît avoir été fondée par Jules César. Lorsque, après le siège de Bourges, César vint en Touraine, cinquante et un ans avant Jésus-Christ, il fut frappé des avantages que présentait cette situation pour l'établissement d'un poste militaire. Séduit d'ailleurs par la grâce du

lieu, il y bâtit un château avec une grosse tour. C'est d'Amboise qu'il partit pour descendre la Loire, et aller soumettre l'Anjou et la Bretagne.

» Près du château, on retrouve en effet l'emplacement du camp de César. Il est terminé du côté de la campagne par un fossé dont les terres ont formé un retranchement encore fort visible. Toutefois, il faut remarquer ici que les écrivains du moyen âge ne se sont pas toujours assez souvenus que le nom de César était donné aux lieutenants des empereurs. Constantin et Julien, entre autres, portaient ce titre lors de leur séjour dans les Gaules. Cette observation peut servir à expliquer l'innombrable quantité de châteaux, de camps, de monuments, qui, dans toutes les parties de la France où l'on retrouve des vestiges romains, sont attribués à César. »

Sous Dioclétien, des barbares guidés par deux chefs hardis, envahirent la Touraine et détruisirent le château d'Amboise. « Les habitants, effrayés par ces hordes sauvages, allèrent se creuser des demeures dans les rochers et dans les caves, et formèrent une ville au sein même de la montagne. » Une remarque curieuse, et qui appartient à l'auteur, c'est qu'on retrouve là l'origine de ce genre de constructions qui subsiste encore à Amboise, et se rencontre même fréquemment sur les bords de la Loire.

Rebâti en 376, par Anicien, capitaine envoyé par Maxime en qualité de comte de Tours, le château d'Amboise, vers 506, échoit enfin à Clovis, et devient ainsi, pour la première fois, domaine des rois de France. Ce fut devant ces murs, dans une petite île de la Loire, que le glorieux fondateur de la monarchie française eut sa célèbre entrevue avec Alaric II, roi des Visigoths. Cette entrevue, n'ayant produit dans les Gaules qu'une pacification peu durable, fut bientôt suivie de la bataille de Vouglé, près Poitiers, gagnée par Clovis, et dans laquelle Alaric perdit la vie.

Amboise resta dans le domaine des rois

de France jusque vers la fin du neuvième siècle. A peu près détruit une seconde fois à cette époque par les Danois qui ravagèrent la Touraine, réédifié par Ingelger, comte d'Anjou, à qui Louis le Bègue accorda l'investiture de la seigneurie d'Amboise, en récompense de sa vaillante conduite contre les barbares, sa possession suivit un peu les hasards de ces temps de successions féodales et belliqueuses. Nous regrettons que les limites prévues de cet article nous empêchent de suivre l'historien dans son intéressant tableau du développement de la maison d'Amboise, dont la branche cadette devait briller plus tard d'un si noble éclat, sous Louis XII, mais dont la branche aînée s'interrompt en 1451, à Louis, vicomte de Thouars. « C'était l'époque où les Anglais dominaient dans ce royaume. Ce Louis, seigneur d'Amboise, ayant pris parti pour les ennemis de la France, Charles VII, vainqueur, fit avec raison confisquer tous ses biens par arrêt du parlement, séant à Poitiers, et réunit la seigneurie d'Amboise au domaine de la couronne, par lettres patentes du mois de septembre 1434. »

Ce château prit donc rang pour la seconde fois parmi les résidences royales.

Charles VII régnait, et, à propos de ce roi, on aime vraiment à répéter les poétiques paroles que l'auteur a écrites en tête de son second chapitre : « Deux femmes inspirées, l'une par l'amour, l'autre par le ciel, veillaient sur la destinée de Charles VII. » Agnès Sorel lui avait dit : « Un astrologue m'a annoncé que je fixerais le cœur d'un grand roi. Je vous demande donc la permission de me retirer à la cour du roi d'Angleterre. » Et Charles avait versé des larmes, et il s'était élancé aux combats. — Jeanne d'Arc lui avait dit : « Gentil prince, vous m'avez demandé la permission de me retirer à la cour du roi d'Angleterre. » Et Charles, sacré à Reims, sous la blanche bannière de la jeune envoyée de Dieu, avait chassé les

Anglais de son royaume et conquis ce beau surnom de *Victorieux*. »

Charles VII habita le château d'Amboise. A la mort de ce monarque, Marie d'Anjou, sa veuve, s'y retira aussi. Puis, nous y voyons apparaître Louis XI, cette sombre et puissante figure, ce politique astucieux qui s'appellera un *règne*, comme plus tard François I^{er} s'appelle une *époque*; comme enfin Louis XIV personifie le *siècle* qu'il a doté de son nom.

L'auteur de ces intéressantes notices a scrupuleusement dessiné le caractère de Louis XI, de ce prince habile, méfiant, superstitieux, cruel, et groupé autour de lui tous les faits dont le souvenir se rattache à sa longue résidence à Amboise. L'application de cette étude serait un sujet un peu trop grave pour les jeunes lectrices de ce recueil. Mais les anecdotes plus gaies n'y manquent pas, et nous citerons celle-ci :

«Après l'imprudente entrevue de Louis XI avec Charles le *Téméraire*, à Péronne, et le lâche traité qui en fut le résultat, les parlements, soumis, voulurent bien garder un obséquieux silence. Mais «les habitants de Paris, toujours prêts à mêler un sourire ou une raillerie aux événements les plus sérieux (l'esprit des Parisiens date encore de plus loin), s'étoient montrés moins indulgents ; et, par un de ces moyens, à l'aide desquels on espère déjouer la tyrannie, ils avoient appris aux oiseaux parleurs et siffleurs à répéter irrespectueusement le mot *Péronne*. Les courtisans (toujours aussi les mêmes) mirent cette plaisanterie au nombre des crimes de lèse-majesté, et, le 9 novembre 1468, on publia, au son de trompe, dans les carrefours de Paris, l'ordre de saisir et de transporter à Amboise les pies, les geais, les chouettes, les merles, tous les oiseaux en cage atteints et convaincus d'offense envers la personne du roi. » Ce qui fut exécuté. »

L'histoire ne dit pas cependant si ces criminels d'état furent livrés ailes et pattes

liées à maître Olivier-le-Daim, ce bourreau domestique. Mais les historiens ne disent pas toujours tout ! tant il est vrai que les plus exacts ont encore leurs lacunes.

Charles VIII, fils de Louis XI, et son héritier au trône, naquit au château d'Amboise, le 30 juin 1470, et y mourut le 7 avril 1498. Après y avoir été élevé comme dauphin, il l'habita le plus souvent comme roi. Ce château lui doit la charmante chapelle et les deux tours inachevées qu'on y voit encore aujourd'hui.

A peine monté sur le trône, Louis XII, afin de pouvoir épouser la veuve de Charles VIII, Anne de Bretagne, pour laquelle il avait conçu depuis longtemps une vive passion, se hâta de faire prononcer par le pape la dissolution de son mariage avec Jeanne de France, fille de Louis XI, pauvre princesse disgraciée de la nature, mais dont la modestie et les vertus auraient dû mériter plus d'égards, nous dirons même plus de pitié. Si importantes et si curieuses que soient les pièces de ce procès, on souffre, en les lisant, de voir une femme, de voir surtout une reine soumise aux lentes tortures d'un interrogatoire pareil. Mais c'est là un de ces faits où la politique arbitraire du temps l'emportait souvent sur les considérations plus humaines de l'équité.

Cependant si le château d'Amboise, grâce sans doute au doux ciel de la Touraine, continue d'être le séjour habituellement préféré de la cour de France, il n'en continue pas moins d'être le berceau de ses rois futurs. Tandis que Louis XII, imitant l'esprit aventureux de son prédécesseur, veut aller essayer aussi cette couronne d'Italie, nous voyons là se fortifier et grandir, sous les yeux de Louise de Savoie, sa mère, et dans des jeux déjà plus hardis que ceux de son âge, François, comte d'Angoulême, que nous retrouverons tout à l'heure. Le roi n'ayant plus d'enfants mâles, les États se déclarèrent pour le mariage de la princesse Claude, sa fille, avec ce jeune *François*, héritier pro-

bable de la couronne, et décernèrent en même temps à Louis XII le titre si doux de *Père du peuple*.

Bientôt Georges d'Amboise, ce digne et vertueux ministre, meurt, Anne de Bretagne, à peine âgée de trente-six ans, meurt aussi. Le roi ne lui survit qu'une année; ce qui lui suffit cependant pour avoir le temps d'épouser encore la jeune Marie d'Angleterre. Nous entrons dans une troisième époque de l'histoire d'Amboise et de l'histoire de France. Le successeur de Louis XII va s'appeler François I^{er} !

« François I^{er} avait conservé sur le trône un doux souvenir du château d'Amboise. Il aimait à choisir cette résidence pour y donner des fêtes. Il se plaisait surtout dans les combats chevaleresques ou dans les exercices violents qui lui permettaient de faire briller, aux yeux des dames de la cour, sa force et son adresse. »

Le mariage d'Antoine, duc de Lorraine, avec Renée de Bourbon, devint l'occasion de nombreuses fêtes, auxquelles assistèrent la noblesse lorraine et tous les princes français. Mais des combats plus sérieux que ces joutes courtoises appelaient déjà le courage de François I^{er}. L'amour des conquêtes, aiguillonné par le désir de revendiquer ses droits sur le duché de Milan, entraîne l'héritier de Valentine. C'était en 1515. Le roi remet avant son départ la régence à Louise de Savoie, sa mère, et passe les Alpes.

« La victoire l'attendait aux plaines de Marignan. » C'est au château d'Amboise, où se trouvait la reine-mère, que cette princesse en reçut la nouvelle dans un billet écrit du champ de bataille même, par l'heureux vainqueur, et qu'un page apporta.

A son retour en France, un autre bonheur attendait aussi le roi. Successivement père de deux filles, les princesses Louise et Charlotte, toutes deux nées à Amboise, il le devient enfin d'un prince (25 fé-

vrier 1517) dont le baptême est célébré au château avec une grande magnificence. Les parrains sont le pape Léon X, représenté par Laurent de Médicis, duc d'Urbain, et Antoine, duc de Lorraine. La marraine, c'est Marguerite de Valois, sœur unique du roi. Aux fêtes du baptême se joignent celles du mariage du duc d'Urbain avec la fille du duc de Bourbon; mariage qui doit un jour devenir si funeste à la France par la naissance de Catherine de Médicis !

François I^{er} avait ramené d'Italie, outre le goût des arts, bon nombre d'artistes étrangers, qui allaient faire fleurir en France les merveilles de leur poétique patrie. « De ce nombre était Léonard de Vinci, que nous citons particulièrement, parce qu'il avait dans la ville d'Amboise un petit château que l'on montre aux voyageurs, sous le nom de château de Cloux. »

C'est encore au château d'Amboise (en 1539) que François I^{er}, plus chevaleresque que politique, reçoit d'abord Charles-Quint, alors que celui-ci, embarrassé de la révolte des Flamands et impatient de les punir, lui demande passage sur les terres de France. « Charles-Quint poursuit son voyage par Blois et Orléans, jusqu'à Fontainebleau, où François I^{er} lui fait la plus brillante réception. Ce château, nouvellement décoré par les grands artistes que le roi avait appelés d'Italie, par les Primatice, les Rosso, les Léonard de Vinci, les Benvenuto, commençait à détrôner Amboise, et c'est là que, de préférence, ce brillant vainqueur de Marignan, et son fils Henri II, étalaient les magnificences où présidaient le luxe et le génie des Médicis. Catherine, toutefois, donnera une dernière fête au château d'Amboise, et cette fête sera digne d'elle et de son fanatisme; car, au nom de la religion, elle sera arrosée de sang et parée de têtes humaines !... »

Nous touchons en effet au plus impor-

tant, comme au plus terrible épisode de la chronique d'Amboise, à cette vaste conspiration provoquée par le despotisme orgueilleux des Guises, et dont les dernières étincelles devaient allumer les torches de la Saint-Barthélemy. Nous ne saurions résumer une meilleure exposition des hommes et des partis de cette sanglante époque, que par ce passage du livre lui-même.

« Nous sommes en 1560, Henri II a péri dans un tournoi, sous la lance de Montgomery. François II, son fils, est sur le trône ; à ses côtés, Marie Stuart brille de tout l'éclat de l'esprit, de la jeunesse, et de la beauté. Mais le sceptre royal n'est qu'un hochet dans la main de ces enfants couronnés, et les anciens maires du palais ont reparu... ce sont les Guises ! Cette famille, ou plutôt, cette seconde dynastie, occupe toutes les avenues du pouvoir. Le duc François de Guise, généralissime des troupes du royaume, dispose de l'autorité et de la personne du roi ; le cardinal Charles de Lorraine, son frère, est l'arbitre suprême des finances et des affaires de la religion ; Claude, duc d'Aumale, colonel-général de la cavalerie, a le gouvernement de la Champagne ; René, duc d'Elbeuf, le commandement général des galères ; François, grand-prieur, la résidence du Temple, avec 1,200,000 livres de revenu ; Louis, cardinal de Guise, l'archevêché de Sens et l'abbaye de Saint-Victor. Enfin, chaque tige de cette souche vigoureuse s'élève autour du trône et le dépasse de toute sa hauteur.

» Cette omnipotence, exercée par une race étrangère, nouvellement introduite en France, avait excité la jalousie et la haine des princes et des seigneurs français. Le connétable de Montmorency ne pardonnait pas au duc de Guise de l'avoir dépouillé de sa charge de grand-maître de la maison du roi ; et l'intolérance du cardinal de Lorraine avait irrité le zèle des protestants, à la tête desquels figuraient

Antoine de Bourbon, roi de Navarre, le prince de Condé, son frère, et l'amiral de Coligny. »

Ici se déroule maintenant tout le drame de cette conjuration de la Renaudie, définitivement appelée : *Conjuration d'Amboise*, et dont Amboise, en effet, fut le triste théâtre. Les événements en sont connus. Y toucher imparfaitement, ce serait les amoindrir : il suffit de les rappeler.

Sous Charles IX, Henri III, Henri IV, Louis XIII, Amboise n'offre plus guère de réminiscences notables. A mesure que nous avançons vers des temps mieux définis pour le luxe, la civilisation et les arts, nous le voyons perdre de sa faveur au profit de résidences plus modernes ou plus fastueuses. L'histoire d'Amboise arrive vers sa fin. Car les monuments, eux, ne vivent que par les souvenirs ; et ses souvenirs deviennent rares.

Richelieu, peu futile en politique, convertit le château en prison d'état.

Sous Louis XIV, Lauzun et Fouquet, ces deux types de l'excessive fortune et de l'excessive disgrâce, y subissent, presque en même temps, et pour les mêmes causes jalouses, une partie de leur longue captivité.

Amboise va perdre jusqu'à son caractère de domaine royal. En 1764, il devient duché-pairie et propriété, par échange du duc de Choiseul.

A la mort du célèbre ex-ministre, ce domaine, racheté par la couronne, retourna encore au duc de Penthièvre, avec Vernon et Bizy. La révolution le confisqua. Napoléon en fit une sénatorerie, dont Roger-Ducos, son ancien collègue, fut nommé le titulaire. En 1814, on le rendit à madame la duchesse d'Orléans, fille du duc de Penthièvre, mère du roi ; et Louis-Philippe en redevint héritier. Cependant cette belle résidence n'a pas été remplacée au rang des *résidences royales*. Le château d'Amboise a subi sous l'empire de graves dévastations. « Aujourd'hui, une main puissante et réparatrice pourrait

seule lui rendre son caractère et sa dignité. Puisse ce vœu être entendu, dans l'intérêt d'un de nos monuments gothiques les plus remarquables et par la magnificence de sa situation et par la variété de ses souvenirs!

Nous finissons comme nous avons commencé, en empruntant à M. Vatout ce que nous ne pouvons lui rendre qu'en éloges. C'est qu'il nous a donné un livre si at-

trayant, si instructif qu'on a vraiment regret de ne pouvoir le citer plus souvent. Nous l'avons du moins suivi pas à pas dans son attachant récit. Nous ne le suivrons pas maintenant dans ses nombreuses notes et pièces justificatives, destinées à satisfaire la conscience des esprits les plus scrupuleux en croyances historiques; c'est la besogne des érudits.

GEORGES BISSE.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Miguel de Cervantes de Saavedra naquit à Alcalá de Henarès le 3 octobre 1547. Il était fils de Rodrigue et de dona Leonor de Cortinas. Après avoir fait ses études à Madrid, Cervantes, avide de science, se rendit à Rome, en qualité de camerero du cardinal Aquaviva. Mais ses instincts belliqueux l'attirèrent bientôt vers la carrière des armes; il s'enrôla comme simple soldat et se trouva à la célèbre bataille de Lépante, qui vit à la fois et ses premières armes et l'apogée de sa gloire militaire. Couvert de sang, il s'élança cependant à bord d'une galère ennemie, frappa de mort quinze Turcs, et s'empara de l'étendard royal égyptien. Il avait reçu trois blessures : deux à la poitrine, une à la main gauche, ce qui lui valut plus tard le surnom du *Manchot de Lépante*.

En 1575, environ deux ans après cette bataille, ayant obtenu un congé, Cervantes quitta Naples avec Rodrigues, son frère, pour revoir encore son Espagne chérie; mais, attaqué par trois vaisseaux algériens, capturé malgré des prodiges de valeur et conduit à Alger, il devient l'esclave du capitaine Dali Mami, maître avare et cruel dont l'esprit fertile en atrocités épuisa sur lui jusqu'aux dernières tortures.

Ce fut en vain que Rodrigues, prisonnier comme lui, renonça à sa fortune, à sa liberté, que ses sœurs offrirent de sacrifier leur dot, que son père, sa mère se dévouèrent; Dali refusa de rendre le captif : il avait deviné qu'il valait beaucoup plus que la rançon offerte.

Rodrigues fut seul racheté. Il quitta Alger, en promettant, à son malheureux frère, d'armer une galère pour venir le délivrer. Fidèle à sa promesse, il arriva bientôt sous les murs d'Alger. Les signaux convenus entre eux sont exécutés et compris des infortunés esclaves. Déjà Cervantes et ses compagnons tendent vers leur libérateur des bras affaiblis, ils touchent du pied le vaisseau qui doit leur rendre à la fois la patrie et la liberté, ils sont sauvés, ils oublient déjà l'exil et ses tortures, ils ne savent plus qu'aimer et bénir... Des Maures passent, entendent du bruit, devinent la fuite des prisonniers, appellent du secours... et bientôt les tristes captifs vont expier dans d'infests cabanons leurs rêves de liberté.

Soumis aux travaux les plus abjects, la famine, la maladie viennent encore aggraver leurs maux. Cervantes vent alors la liberté à tout prix, il conçoit le projet hardi d'in-

cendier Alger, de se sauver à la faveur du désordre, et de ne laisser à Mami, pour otage de sa rançon, que l'étendard de sa patrie planté sur les décombres de la capitale des pirates. Trahi par ses compagnons, il est contraint de renoncer à son projet.

Après cinq années d'exil, les parents, les amis de Cervantes forment une sainte ligue et parviennent enfin à racheter le prisonnier. Vers le commencement de 1580, l'auteur de *Don Quichotte* touchait les côtes d'Espagne, heureux sans doute, mais n'ayant rien oublié de ses douleurs passées, car longtemps après il s'écriait encore : « Non, il n'est pas sur terre une joie qui puisse égaler celle de retrouver la liberté perdue ! » A peine rentré dans sa patrie, il reprit du service sous les ordres du célèbre duc d'Albe, qui réorganisait une armée pour marcher contre le Portugal : Cervantes se trouva à l'expédition de Terceiras ; il en revint couvert de gloire, mais aussi pauvre et sans ressources ; fatigué de servir des maîtres qui le récompensaient si mal, il quitta la carrière militaire et reprit ses chères études. *Galatée* parut bientôt, puis *Dona Catalina Palacios*, dont le héros, *Elicio*, n'est autre que l'auteur ; le *Voyage au Parnasse*, les *Nouvelles*, *Persilès*, et d'autres productions moins remarquables furent livrées au public ; enfin, comme dernier fleuron à sa couronne littéraire, l'immortel *Don Quichotte*.

La tradition affirme que Cervantes subit à Agamacila cinq années de prison : elle n'en dit point les motifs. Il fut transféré ensuite dans les cachots de Valadolid, d'où il ne sortit que vieux, infirme et presque mourant. Il s'établit à Madrid, dans la rue

de Francos (elle porte depuis 1834 le nom de Cervantes), où il mourut vers l'an 1620, abreuvé de toutes les douleurs. On dit qu'il n'avait pas même de pain.

Rien ne manque à Cervantes pour sanctionner le titre de grand, dont la postérité, toujours tardive dans sa reconnaissance, l'a si justement décoré : pauvreté, tortures morales et physiques, son génie méprisé, méconnu, ridiculisé ; l'ingratitude du souverain qu'il servit, des hommes qu'il aimait ; tout ce que la vie peut amasser de souffrances sur un seul être, fut déchaîné contre lui. Il trace ainsi l'amertume de sa vie dans de simples et touchantes paroles : « Les craintes s'accroissent et les espérances manquent, » disait-il dans sa longue agonie de misère.

Cervantes était de taille ordinaire, son front bombé et empreint de franchise. Qu'il le dû à la nature ou à ses habitudes aventureuses, il y avait chez lui une hardiesse d'expression, un amour passionné du chevaleresque, qui ne manquait pourtant ni de grâce ni de douceur. Malgré sa difficulté à s'exprimer, qui allait parfois jusqu'au bégayement, sa conversation était animée, quelquefois caustique, mais jamais acerbe. Fidèle en amitié, reconnaissant jusqu'au fanatisme, il eût été généreux et magnifique si la fortune eût servi les élans de son cœur.

Il y a quelques années, Antonio Sala, célèbre sculpteur espagnol, dota Madrid d'une statue en bronze de Miguel Cervantes. Le héros de Lépante revit enfin dans sa patrie, au milieu de ses ingrats compatriotes.

DON QUIJOTE.

CAPITULO XI.

Dichosa edad y siglos dichosos, aquellos á quien los antiguos pusieron nombre de dorados; y no porque en ellos el oro, que en esta nuestra edad de hiero tanto se estima, se alcanzase

DON GUICHOTTE.

CHAPITRE XI.

Heureux âge et siècles heureux, ceux auxquels les anciens donnèrent le nom de dorés ; non parce que l'or, qui s'estime tant dans notre âge de fer, se trouvait en ces temps fortunés

en aquella venturosa sin fatiga alguna; sino porque entonces los que en ella vivían ignoraban estas dos palabras de *tuyo y mio*. Eran en aquella santa edad todas las cosas comunes: á nadie le era necesario para alcanzar su ordinario sustento tomar otro trabajo que alzar la mano y alcanzarle de las robustas encinas que liberalmente les estaban convidando con su dulce y sazonado fruto. Las claras fuentes y corrientes ríos en magnífica abundancia sabrosas y transparentes aguas les ofrecían. En las quiebras de las peñas y en lo hueco de los árboles formaban su república las solícitas y discretas abejas, ofreciendo a cualquiera mano sin interés alguno la fértil cosecha de su dulcísimo trabajo. Los valientes alcornoques despedían de sí, sin otro artificio que el de su cortesía, sus anchas y livianas cortezas, con que se comenzaron á cubrir las casas sobre rústicas estacas, sustentadas no mas que para defensa de las inclemencias del cielo. Todo era paz entonces, todo amistad, todo concordia: aun no se había atrevido la pesada reja del corvo arado á abrir ni visitar las entrañas piadosas de nuestra primera madre que ella sin ser forzada ofrecía por todos las partes de su fértil y espacioso seno lo que pudiese hartar, sustentar y deleitar á los hijos que entonces la poseían. Entonces sí que andaban las simples y hermosas zagalejas de valle en valle y de otero en otero en trenza y en cabello, y no eran sus adornos de los que ahora se usan, á quien lá púrpura de Tiro y la por tantos modos martirizada seda encarecen, sino de algunas hojas de verdes lampazos y yedra entretejidos, con lo que quizá iban tan pompasas y compuestas como van ahora nuestras cortesanas con las raras y peregrinas invenciones que la curiosidad ociosa les ha mostrado. Entonces se decoraban los conceptos amorosos del alma simple y sencillamente del mismo modo y manera que ella los concebía, sin buscar artificioso rodeo de palabras para encarecerlos. No había la fraude, el engaño ni la malicia mezclándose con la verdad y llaneza. La justicia se estaba en sus propios términos sin que la osasen turbar ni ofender los del favor y los del interés, que tanto ahora la menoscaban, turban y persiguen. La ley del encaje aun no se había santado en el entendimiento del juez, porque entonces no había que juzgar ni quien fuese juzgado.

CERVANTES.

sans aucune fatigue, mais parce que ceux qui vivaient alors ignoraient ces deux mots : *le tien* et *le mien*. Dans ces siècles bénis, toutes choses étaient en commun : il ne fallait à personne d'autre travail que celui d'élever la main pour subvenir à sa nourriture et la prendre aux robustes chênes, qui offraient libéralement leur fruit succulent et doux. Les claires fontaines et les ruisseaux courants offraient, en magnifique abondance, de savoureuses et transparentes eaux. Dans les fentes des rochers, dans le creux des arbres, de sages et laborieuses abeilles formaient leur république, donnant à quelque main que ce fut, sans aucun intérêt, la fertile récolte de leur très-doux travail. Les liéges vigoureux, sans autre effort que celui de leur courtoisie, se séparaient d'eux-mêmes, de leurs larges et légères écorces, avec lesquelles on commençait à couvrir les maisons qui, soutenues sur des pieux rustiques, garantissaient des intempéries du ciel. Tout était paix alors, tout était amitié, tout était concorde. Le soc pesant de la courbe charrue n'avait pas encore osé ouvrir les saintes entrailles de notre première mère; car, sans y être forcée, elle offrait de toutes les parties de son sein, vaste et fécond, ce qui pouvait nourrir, rassasier et délecter les enfants qui la possédaient. C'est bien alors que les simples et belles bergères allaient de vallée en vallée et de colline en colline, en tresses et tête nue. Leurs ornements n'étaient point de ceux dont on use aujourd'hui. Ils n'étaient enrichis ni par la pourpre de Tyr, ni par la soie martyrisée de tant de manières; mais avec quelques feuilles de vertes bardanes et de lierres entrelacés, elles s'en allaient, peut-être aussi pompeusement et complètement vêtues que le sont aujourd'hui nos grandes dames, avec les rares et étranges inventions dues à la curiosité oisive. Alors, les tendres pensées de l'âme s'exprimaient simplement et naïvement, telles qu'elles étaient conçues, sans qu'on cherchât à les rehausser par d'artificieux entourages de paroles; la fraude, la fourberie et la malice ne se mêlaient point à la vérité, à la simplicité. La justice arrivait toujours aux fins qui lui étaient propres, sans que l'intrigue, l'intérêt qui de nos jours la ternissent et la troublent, osassent l'offenser. La loi de l'arbitraire ne s'était point encore assise dans l'esprit du juge, car il n'y avait alors ni juge, ni qui dût être jugé.

M^{lle} EULALIE FOUIGNET.

MARIE D'ANGLETERRE,

INJUSTEMENT SURNOMMÉE

BLOODY MARY (Marie la Sanguinaire).

Marie Tudor, qu'on distingue de sa tante (qui fut veuve de notre roi Louis XII) par le fatal surnom de Marie la *Sanguinaire*, avait été témoin, dès son enfance, des chagrins de sa mère, Catherine d'Aragon. Fille de Henri VIII, elle se vit flétrie d'illégitimité; reléguée de château en château, sans aucun égard pour son âge, son sexe et son rang, elle dut contracter nécessairement la roideur de caractère qu'on lui reproche, mais cette roideur ne détruisit point la bonté naturelle dont sa vie privée offre tant d'exemples.

La religion réformée, alors à son berceau, était empreinte de ce rigorisme puritain, sous le masque duquel se sont cachées de bien mauvaises passions. La lutte qui s'établit dès lors entre les deux religions, fut une lutte sans paix ni trêve. Un de nos grands poètes modernes, Casimir Delavigne, a dit dans les *Enfants d'Édouard* :

Quand les glaives bénis sont sortis du fourreau,
De droit, tous les vaincus reviennent au bourreau.

L'histoire nous a transmis le nom de Marie d'Angleterre chargé de l'exécration qu'y attachèrent les historiens de son siècle. On lui reproche la mort de beaucoup de protestants, dont, cependant, on ne cite pas le nombre. A la vérité, on garde le même silence sur le nombre des catholiques romains qui périrent par les ordres d'Édouard VI, d'Élisabeth et du très-redouté Henri VIII, qui faisait brûler les uns et les autres (1). Le calcul reste à faire

pour trancher la question d'intolérance, si, de part et d'autre, on veut faire preuve d'équité.

Les temps ont passé, les écrits sont restés, les générations, en se les transmettant, n'osèrent révoquer en doute l'authenticité de traditions recueillies par le clergé de l'époque. C'est de nos jours seulement que l'histoire d'Angleterre a été examinée avec un esprit de justice qui a porté quelques savants à la recherche de la vérité, quelle qu'elle fût. Chaque possesseur d'archives ou de documents offrit avec empressement le concours de ses précieuses lumières. Après un travail immense, de quel étonnement ne fut-on pas saisi en voyant publier à Londres une histoire nationale remplie de faits jusqu'alors inconnus, mais dont la véracité avait ses preuves mises à jour, et à la disposition de tout lecteur !

L'enfance de Marie fut confiée à Marguerite Plantagenêt, comtesse de Salisbury, qui, beaucoup plus instruite que ne l'étaient les femmes de cette époque, l'éleva avec un soin extrême, sous les yeux de la reine, qui présidait à l'éducation de sa fille. Marie apprit la langue latine, le grec, l'espagnol et le français, qu'elle parlait avec une égale facilité.

Reginald Pôle, fils de la comtesse de Salisbury, représentait en sa personne un des deux derniers rejetons de la race royale des Plantagenêts.

Reginald et Marie étaient cousins : élevés ensemble, ils avaient partagé les joies de l'enfance et les difficultés de l'étude. Leur mutuelle affection n'effraya pas le roi et la reine, qui semblaient sourire au projet de réunir sous la même couronne, la dynastie régnante des Tudors et la race

(1) Dans Smithfield étaient construits deux immenses bûchers, l'un destiné à ceux qui niaient la suprématie du pape, et l'autre à ceux qui niaient la suprématie du roi.

deshéritée des Plantagenêts. Marie se livra donc sans aucune défiance à son attachement pour Reginald, laissant à sa mère bien-aimée le soin de régler son avenir.

Lorsque Henri VIII répudia Catherine d'Aragon pour épouser Anne de Bolein, la jeune princesse fut arrachée des bras de sa mère infortunée, et se réfugia dans ceux de lady Salisbury pour y pleurer en liberté.

A la naissance d'Élisabeth, à laquelle l'étiquette obligea Marie d'assister, on lui signifia que la fille d'Anne de Bolein serait immédiatement investie du titre de princesse de Galles (dont Marie avait été revêtue jusqu'alors), et que l'illégitimité de sa naissance venant d'être prononcée par la chambre étoilée, Marie eût, dès ce moment, à céder le pas à l'enfant royal. L'orpheline de Catherine d'Aragon répondit avec dignité : « Élisabeth est fille de Henri VIII, je l'appellerai ma sœur : je ne lui reconnais pas d'autre titre. »

Anne de Bolein, irritée de la résistance de Marie, s'en plaignit au roi, qui attribua la désobéissance de sa fille à l'influence de la comtesse de Salisbury. Cette dame fut arrêtée et conduite à la Tour. Marie, à cette nouvelle, courut se jeter aux pieds de son père, et chercha à le fléchir par ses larmes, par ses prières. Elle lui rappela les soins maternels dont la vertueuse duchesse la comblait, l'affection qu'il portait à Reginald, et les espérances qu'il leur avait laissées concevoir à tous deux. Henri répondit à sa fille qu'elle eût à reconnaître par écrit l'illégitimité du mariage de sa mère, et sa propre flétrissure; qu'à cette condition il consentirait à son mariage avec Reginald; mais que Marguerite Plantagenêt et son autre fils resteraient à la Tour comme otages de la soumission de Marie et de Reginald.

« Si le prince Reginald était capable de m'accepter pour épouse à de telles conditions, sire, répliqua Marie, notre indignité deviendrait telle, qu'en effet, nous serions dignes l'un de l'autre. — Ne vous y jouez pas, orgueilleuse fille, et pesez bien votre

réponse avant de la donner si positive : je sais l'art de réduire un esprit rétif, et j'en pourrais essayer. »

Marie s'inclina profondément et reentra dans son oratoire, où elle passa plusieurs heures dans un affreux désespoir. Sa nouvelle gouvernante, qui était aussi celle de la jeune Élisabeth, entra suivie de Reginald, et resta présente à l'entrevue. « Mon cousin, dit la princesse en s'avançant vers lui, votre pâleur m'indique que vous avez vu le roi, et que vous connaissez maintenant sa volonté. Entendez la mienne, Reginald, et, je vous connais assez pour être convaincue que mes sentiments sont les vôtres. Je suis fille légitime de Henri VIII et de sa vertueuse épouse Catherine d'Aragon. Je suis héritière présomptive de ce royaume. Mon père et ma mère nous destinèrent jadis l'un à l'autre, et j'eusse bû un lien formé sous leurs auspices. Aujourd'hui, les conditions qu'on met à cette union la rendraient sacrilège. Je me sou mets aux conséquences de ce refus, car tous deux nous pouvons être bien malheureux, mais avilis... jamais ! »

Reginald, accablé de douleur, laissait couler ses larmes.

« Marie, répondit-il enfin, j'ai déclaré à Sa Majesté que votre réponse dicterait la mienne, et je savais quelle serait votre volonté. Maintenant j'atteste que la main qui devait s'unir à la vôtre n'appartiendra jamais à aucune femme. Hélas ! je le prévois, rien ne peut garantir ma malheureuse famille des malheurs qui vont la frapper; mais si Dieu ordonne que je lui survive, toute ma vie sera consacrée à vous bénir et à prier pour vous. »

Henri fut instruit de cet entretien; pour donner à ses cruels projets quelque forme de justice, il parut s'adoucir et chargea Reginald Pôle d'une mission près du pape. A son audience de congé, il lui dit : « Partez, mon cousin; si vous réussissez, la grâce de votre mère est à ce prix; mais elle reste responsable de la moindre perfidie. »

Arrivé à Rome, il prit connaissance des volontés du roi. Il lui enjoignait d'obtenir du saint-siège la confirmation de son divorce avec Catherine, son adhésion à l'exhérédation de Marie, et la transmission de son titre et de son rang à sa sœur Élisabeth. Reginald, indigné de la duplicité du roi, lui renvoya ses lettres de créance. Le pape accueillit le jeune prince avec distinction, et, sur ses sollicitations, l'admit dans les ordres. Il devint, peu d'années après, le célèbre cardinal Pôle.

Marie avait été reléguée au château de Hundson, où était élevée Élisabeth. Anne de Bolein, qui haïssait sa belle-fille, avait exigé que cette princesse fût considérée comme faisant partie de la maison de sa sœur.

Catherine d'Aragon mourut après avoir vainement imploré la présence de sa fille chérie. Marie s'était humiliée au point de solliciter, près d'Anne de Bolein, la grâce d'aller recevoir le dernier soupir de sa mère. Comme Anne de Bolein ne lui répondait que par un froid et dédaigneux silence : « Vous me refusez, madame, avait dit la princesse, vous rejetez les prières d'une mourante... puissiez-vous ne jamais éprouver les angoisses que vous aurez fait souffrir à ma mère ! »

Trois mois après, la tête d'Anne de Bolein roulait sur l'échafaud.

Le lendemain de cette catastrophe, lady Kingston, femme du constable de la Tour, se présentait devant Marie, chargée des supplications dernières de la malheureuse Anne en faveur de sa fille. Marie reçut ce funèbre message les yeux fixés sur le portrait de sa mère. Après quelques instants d'une sombre méditation, elle se leva en disant : « Suivez-moi, lady Kingston. » Elle se rendit auprès de sa jeune sœur, la considéra en silence pendant quelques minutes, leva lentement la main, la posa sur la tête de l'orpheline en regardant lady Kingston, qui s'inclina respectueusement, et se retira.

L'enfant d'Anne de Bolein fut bientôt après flétrie du nom de bâtarde comme l'avait été Marie. Alors Marie s'empara de sa jeune sœur, et remplit auprès d'elle les fonctions de la mère la plus tendre et la plus attentive. Henri, irrité du blâme indirect que la conduite de sa fille aînée semblait jeter sur la sienne, commença à la tourmenter sur ses croyances religieuses, et voulut en exiger le sacrifice. Elle résista courageusement. Alors, le conseil privé, par l'ordre du roi, envoya des officiers signifier aux deux princesses leur dégradation, et l'arrêt qui les assimilait au rang de simples demoiselles. Marie serra dans ses bras sa jeune sœur, qui pleurait en voyant arracher de son appartement les insignes de son rang, et répondit aux officiers :

« Dites à Sa Majesté, messieurs, que vous avez vu Marie d'Angleterre pressant contre son sein l'enfant qui lui est légué, et que cet enfant recevra d'elle l'exemple de la résignation à la volonté paternelle. »

Peu de jours après, son vénérable précepteur et le confesseur de sa mère, qu'elle avait recueillis près d'elle, furent arrêtés sous ses yeux, jugés par le conseil privé, et condamnés au bûcher, comme coupables d'avoir encouragé Marie dans sa résistance. Leur innocence était flagrante, mais Henri frappait dans ces deux victimes sa fille qu'il n'osait frapper à la vue de toute la nation dont il la savait adorée. La princesse se traîna aux pieds de son père, en proie à toute l'exaltation d'une douleur insensée... Elle n'obtint rien : les malheureux périrent.

Trois jours après, Marguerite Plantagenêt fut traînée à l'échafaud. A la vue du bloc fatal, elle refusa d'avancer. « Moi, dernière femme du sang royal des Plantagenêts, je vous refuse ma tête, dit-elle. Si vous la voulez, venez la prendre. » La plume se refuse à décrire la scène d'horreur qui suivit ; mais le récit n'en fut pas épargné à Marie. C'est de cette terrible

époque que datent les douleurs névralgiques qui détruisirent ses forces en aigrissant son humeur; et cependant, pas un fait ne se présente pour accuser cette humeur d'injustice; mais ses traits contractèrent une expression si triste et si austère qu'on ne la vit depuis que bien rarement sourire.

Le roi sentait sa fin arriver. Sa dernière épouse, Catherine Parr, était parvenue, à force de douceur et de patience, à exercer sur cet esprit farouche quelques moments d'une salutaire influence. Elle en avait profité pour réconcilier les deux princesses avec leur père, et les faire réintégrer dans leur rang et leurs droits. A son lit de mort, Henri recommanda à Marie d'aimer et de protéger le fils qu'il avait eu de Jeanne Seymour, sa troisième femme, et qui allait lui succéder dans un âge si tendre. La princesse s'y engagea, et le roi expira peu d'heures après.

Édouard VI régna. Le frère de sa mère fut déclaré tuteur du jeune roi, et protecteur du royaume. Les deux princesses se virent renvoyées à leur résidence de Hundson, d'où elles ne vinrent que fort rarement à la cour. Le jeune roi annonçait déjà le froid égoïsme de son père. Les premiers actes de son gouvernement furent d'extirper entièrement de son royaume la religion catholique romaine, et d'obtenir des conversions par les supplices et les confiscations. Pour faire un exemple, il ordonna à sa sœur Marie de renoncer à ses rites romains, et exigea que la messe, célébrée tous les matins dans sa chapelle, fût supprimée. La princesse, elle-même, se vit amenée devant lui. D'abord il lui parla fort durement, puis employa les exhortations et même les prières. « Sire, répondit Marie, élevée et nourrie dans une religion consacrée par la croyance de quinze siècles, trouvez bon que je ne change pas ainsi mes convictions pour des idées neuves, dont je ne saurais reconnaître la vérité. Par respect pour notre père, et par sa royale volonté, j'ai souffert que notre jeune sœur fût instruite

dans la foi protestante; ce sacrifice est suffisant pour moi, sire, car je gémis des erreurs qu'on lui a fait embrasser. Mais, quant à ma propre croyance, j'ai vécu par elle, je vivrai par elle, et pour elle je mourrai. »

Édouard congédia sa sœur avec de feintes marques de tendresse, et le lendemain il envoya des ordres pour la nouvelle dégradation de Marie. Les portes de sa chapelle furent enlevées, et les ornements du culte catholique arrachés. Alors Marie entendit la messe dans sa propre chambre, exhortée, soutenue, consolée par son vénérable aumônier, qui n'ignorait pas les dangers qu'il courait lui-même, mais s'y préparait. En effet, un matin, on vint l'arrêter au milieu de ses fonctions sacerdotales. Conduit devant le vénal conseil, malgré sa noble défense, on le condamna au supplice du feu, qu'il endura avec l'héroïque constance d'un martyr de la foi.

La princesse Marie fut renfermée dans une des tours du château de Newhall, où elle resta jusqu'à la mort du jeune roi.

Le règne d'Édouard avait été d'environ huit ans, pendant lesquels il s'était montré le digne fils de Henri VIII. Il signa froidement la sentence de mort de ses deux oncles, l'amiral Seymour, qui, par les intrigues du duc de Sommerset, son frère, perdit la vie sur un échafaud, et celle du duc de Sommerset lui-même, renversé par la faction du duc de Northumberland, qui se saisit du protectorat. Édouard était hypocrite et dévot, dépourvu d'énergie, et d'une insensibilité de cœur telle qu'elle faisait présager pour le royaume les rigueurs du gouvernement de son père.

Marie se trouvait prisonnière depuis deux ans, lorsque arriva la mort de son frère. A ses derniers moments, ne démentant pas son mauvais naturel, il nomma, pour lui succéder, à l'exclusion de Marie, Jeanne Gray, sa cousine. Afin d'assurer les mesures du duc de Northumberland, beau-père de Jeanne, le décès du roi fut tenu secret pendant

quelques jours. Mais des amis fidèles en instruisirent Marie et facilitèrent son évasion. Ayant appris que Northumberland envoyait un corps de troupes pour s'emparer de sa personne, sur un ordre signé Jeanne Gray, qui venait d'être proclamée reine, Marie s'enfuit rapidement, suivie de quelques fidèles serviteurs. Poursuivie par les émissaires du duc, elle parvint, dans le milieu de la nuit, chez un de ses partisans, où elle prit quelques moments de repos. A peine avait-elle quitté cette résidence, qu'elle la vit enveloppée par les flammes. Les soldats de Northumberland y avaient mis le feu et les issues en étaient gardées, pour s'opposer à toute tentative d'évasion. Parvenue en Suffolk, la chevalerie des comtés voisins vint se ranger sous la bannière de Marie. Chaque jour son armée s'augmentait par les désertions du parti opposé. Enfin, une bataille définitive se préparait, et de son résultat dépendait sa couronne et peut-être sa vie... Mais les soldats de Northumberland abandonnèrent leur chef sans combattre, et lui-même, voyant la cause de sa belle-fille totalement perdue, fut assez lâche pour jeter sa toque en l'air en criant : « Vive Marie, reine d'Angleterre ! » Cette action inspira autant de pitié que de mépris ; ses propres officiers le firent prisonnier, le conduisirent à la reine, qui refusa de le voir, l'envoya à la Tour et s'achemina vers la capitale, où elle entra au milieu des plus vives acclamations et de l'allégresse générale.

La marche de la reine était un triomphe ; toutes les populations accouraient en faisant retentir les airs de leurs cris de joie. A son approche, ce même conseil privé qui venait de la persécuter fit arrêter Jeanne Gray, son père et son mari, et les fit conduire à la Tour.

Selon l'antique usage, Marie se rendit d'abord dans cette forteresse, pour y passer le temps qui devait précéder son sacre. En approchant de la chapelle, elle vit plusieurs prisonniers, qui, à genoux, attendaient sa

venue pour être graciés, entre autres Gardiner évêque de Winchester, Bonfier évêque de Londres ; ces deux captifs portèrent la parole au nom de tous. La reine leur tendit les bras en disant : « Marie ne peut avoir que des hôtes, et non des prisonniers, dans les lieux qu'elle habite. » Tous furent réintégrés dans leurs biens et leurs dignités.

Frances, duchesse de Suffolk, nièce de Henri VIII et mère de Jeanne Gray, vint se jeter aux pieds de la reine, sollicitant la liberté de son mari, qui était malade ; mais, soit égoïsme ou défaut de courage, elle ne risqua pas un seul mot en faveur de son intéressante fille. La reine semblait attendre ce mot, car elle la regarda quelques minutes avant de lui répondre ; la duchesse se taisait toujours. Alors Marie lui dit froidement : « Allez, madame, délivrer votre époux. » Jeanne était vouée à l'expiation des crimes de sa propre famille.

Peu de jours après, la reine se rendit à Westminster pour y être couronnée. Elle était montée sur un cheval blanc dont la housse traînante étincelait de broderies et de pierres précieuses. A ses côtés chevauchaient Élisabeth, et la seule survivante des épouses de Henri VIII, l'heureuse et paisible Anne de Clèves. Trois cents dames de la plus haute noblesse, montées chacune sur leur palefroi, composaient son cortège.

Gagnés par les séductions de Charles-Quint, Gardiner et Bonner, devenus conseillers de la reine, négocièrent le mariage de leur souveraine avec Philippe II, roi d'Espagne. Le peuple murmura de cette union qui allait lui donner un roi étranger, et surtout un roi catholique romain ; mais Charles-Quint, le conseil, et tous ceux qui entouraient la reine l'emportèrent, et le mariage de Philippe II et de Marie fut résolu. Philippe n'y consentit qu'avec répugnance ; il avait vingt-six ans et la reine d'Angleterre en avait trente-sept, mais l'ambition et le fanatisme le décidèrent.

Au moment de s'embarquer, il apprit qu'une révolte venait, à son sujet, d'éclater à Londres et dans ses environs; que Jeanne Gray était de nouveau proclamée reine, que les chefs de cette révolte qui déjà avaient éprouvé la clémence de Marie, l'ayant déclarée bâtarde et papiste, l'accusant de vouloir livrer le royaume à un roi étranger, avaient résolu, si elle tombait entre leurs mains, de la traiter comme le chef d'un parti usurpateur. Charles-Quint et Philippe envoyèrent aussitôt des exprès à la reine, pour la presser d'agir avec vigueur contre cette faction rivale.

Marie reçut ces dépêches au moment où on venait de lui apprendre que les insurgés avaient pénétré dans les faubourgs de la Cité. Ses femmes désolées se lamentaient autour d'elle. Alors l'esprit de lion de sa race la saisit; elle monte à cheval, suivie d'un détachement de sa garde, et marche à la Cité au travers d'une foule de peuple, que son courage remplit d'admiration et d'enthousiasme.

La reine convoque aussitôt le lord maire et les aldermen, et leur demande d'une voix haute et ferme s'ils la reconnaissent bien pour leur reine, fille légitime de Henri VIII. Sur leur réponse affirmative : « Alors, mes bons et loyaux sujets, vous ferez votre devoir en hommes de cœur. Maintenant je viens vous rassurer sur mes intentions. Dom Philippe est mon égal par le rang, mais il régnera sur l'Espagne et non sur l'Angleterre. La couronne de Henri VIII n'est pas trop pesante pour la tête de sa fille, ni le sceptre trop lourd pour ses mains, et jamais, pendant ma vie, une autre autorité que la mienne ne vous gouvernera. Liberté de conscience pour chacun, et Dieu pour tous ! »

Des applaudissements unanimes accueillirent cette courte harangue. La Cité toute entière s'arma pour la cause de sa reine, et le jour même Thomas Wyat, principal chef de la révolte, fut vaincu et prisonnier. Il y eut alors, comme toujours, une

terrible réaction. Gardiner, Bonner, et les chefs du conseil établirent sur-le-champ une sorte de cour prévôtale, où tous les citoyens pris les armes à la main furent pendus chacun à la porte de sa maison. Certes, Marie, retirée dans l'intérieur de son palais de Saint-James, connaissait trop la nécessité de la clémence en pareil cas pour en avoir donné l'ordre. La politique l'en eût empêchée, et cependant ces exécutions furent nommées *les vengeances Mariennes* ! La reine était souffrante et se reposait des cruelles fatigues de cette affreuse journée, espérant enfin que, cette révolte apaisée, la tranquillité renaîtrait pour le royaume et pour elle, lorsqu'à une heure avancée de la nuit, l'évêque Gardiner est annoncé; à la vue de l'austère expression des traits de son ministre, Marie le reçoit inquiète, agitée. Il lui présente quelques papiers saisis sur les chefs des révoltés. Elle les parcourt en tremblant, jette un cri de douleur.... elle a reconnu la main d'Élisabeth, de sa fille d'adoption. Marie fondit en larmes; ce fut le plus amer de ses chagrins; Élisabeth aussi la traitait de *bâtarde* et de *papiste*. Gardiner voulait faire éveiller la princesse. « Non, lui dit la reine, laissez-la ignorer quelques heures encore que je suis instruite de sa perfidie, elle en sera si malheureuse ! — L'âme de votre sœur ne s'affecte pas si aisément, madame; mais attendons son réveil, » dit Gardiner, souriant avec amertume. Le reste de la nuit se passa à examiner les papiers. Une lettre de la main de Jeanne Gray, évidemment en réponse à une lettre d'Élisabeth, lui disait qu'elle eût mille fois préféré la voir reine à sa place; qu'elle la suppliait d'accepter la couronne, même pour le bien du royaume, mais de la sauver de la colère de ses proches.

A l'heure où Élisabeth avait coutume de rendre ses devoirs à sa sœur, elle entra chez la reine, près de laquelle était assis le sévère et sombre Gardiner. Marie lui pré-

senta en silence les fatales lettres. Élisabeth pâlit, mais se remit promptement ; son assurance devint telle , qu'après les avoir parcourues, elle dit : « *Les lettres sont fausses*, et je demande justice contre leur auteur. Votre Majesté peut-elle penser que celle qui lui doit tout soit devenue capable d'une aussi monstrueuse ingratitude ? Est-il dans la nature d'une sœur d'être perfide à ce point ? » Gardiner voulut ajouter quelques observations. « Évêque de Winchester, répondit Élisabeth, votre mission est de me défendre et non de m'accuser ; je suis innocente, ces lettres sont supposées dans le but d'assumer sur ma tête une partie des torts de leur auteur, afin d'attirer sur moi seule la juste vengeance de la reine. — Mais savez-vous, Élisabeth, reprit la reine, que c'est la mort de Jeanne Gray qui résultera de cette accusation ? — Si Jeanne Gray est coupable, madame, que justice soit faite. » Gardiner se leva, regarda quelques instants la princesse, et dit : « Dieu lit dans votre cœur, il sera votre juge, madame ; mon devoir est de punir les coupables et de surveiller ceux qui pourraient le devenir. » La reine, effrayée de ces paroles, se hâta de répondre : « *Je vous pardonne, Elisabeth, innocente ou coupable* ; il serait affreux pour votre sœur, pour votre mère adoptive, de conserver le soupçon d'une aussi monstrueuse ingratitude, et d'une fausseté dont la seule idée me glace le cœur. Allez, ma sœur ! plus heureuse que moi, vous n'avez personne à craindre ni à punir. »

Il n'est que trop vrai que l'infortunée Jeanne Gray fut l'innocente victime sacrifiée à l'insatiable ambition de sa famille. Elle avait seize ans, et venait d'épouser depuis peu de temps le fils du duc de Northumberland, qui avait calculé à l'avance les avantages qu'il tirerait de cette union, car Jeanne était petite-nièce de Henri VIII et pouvait succéder au trône en maintenant l'exclusion de Marie, pour cause d'illicégitimité. Lorsqu'on annonça à Jeanne

son avènement au trône : « Dudley, dit-elle à son jeune époux, cette couronne n'est pas mienne ; craignez que pour moi elle ne devienne une couronne d'épines ; laissez-moi vivre paisible et heureuse, la royauté me coûterait trop cher ! » Il fallut qu'elle cédât aux prières, aux larmes et même aux emportements. Et dès ce moment elle ne fut plus que le docile instrument des volontés de son beau-père et du conseil privé qu'il gouvernait. Elle signait avec un profond découragement les ordres qu'il lui présentait, et ne se fit aucune illusion sur les conséquences de l'usurpation à laquelle on l'avait contrainte.

Trois jours après, Jeanne Gray et son époux furent décapités en présence des ambassadeurs de Philippe et de Charles-Quint. Sur leurs instances et celles du conseil, la reine avait signé le fatal verdict, comprenant trop bien que le sacrifice de cette malheureuse jeune femme était inévitable et nécessaire à la tranquillité du royaume, contre laquelle Jeanne serait toujours le prétexte ou la cause de continuel soulèvements.

Philippe II arriva, accompagné du duc d'Albe, de dom Ruy Gomez de Silva, tous deux depuis si affreusement célèbres dans les Pays-Bas. La reine le reçut à Winchester. Aux termes des conventions matrimoniales, il était dit qu'aussitôt le mariage terminé, la flotte espagnole, qui avait amené Philippe, repartirait avec sa nombreuse escorte ; et sa suite (y compris le clergé) se composa seulement de cinq cents personnes. Philippe était grand et de taille effilée ; il avait le teint blanc, les yeux bleus, petits et perçants ; des cheveux roux, assez rares, couvraient un crâne chauve, dont la capacité annonçait de grandes facultés. Il était toujours vêtu de velours noir ; sa toque, ornée d'une plume blanche, était entourée d'un bandeau de diamants d'un prix inestimable.

La reine Marie était d'une taille moyenne, mais bien prise et délicate dans ses pro-

portions. Sa figure assez régulière avait beaucoup du caractère espagnol qu'elle tenait de sa mère. Ses yeux étaient noirs, leur expression était habituellement grave et triste. Elle adopta le costume espagnol, d'après le désir que lui en témoigna Philippe, ce qui choqua toutes les idées reçues, et fit supposer avec raison que ce ne serait pas le seul changement qu'il obtiendrait.

Les conditions de ce mariage stipulaient que Philippe ne gouvernerait pas le royaume, qu'il ne pourrait déclarer la guerre, ni lever aucun subside, sans le consentement de la reine, mais qu'il *aiderait* Sa Majesté à gouverner; cette clause, acceptée, équivalait (avec un homme tel que Philippe) à la reconnaissance complète de son pouvoir. Froid, sévère, impérieux et brutal, il tarda peu à se contraindre avec sa femme; et bientôt elle put juger de son indifférence et même de son aversion pour elle. Sans cesse elle avait à lutter pour conserver son autorité et comprimer le pouvoir despotique que Philippe exerçait. L'orgueil de ce prince constamment blessé par la résistance de Marie le détermina à rendre cette résistance tout à fait impuissante en s'emparant de l'esprit des prélats et du conseil.

Marie rendait à Philippe, dans la vie privée, comme un loyal dédommagement de ses restrictions royales, tous les devoirs d'une épouse soumise et dévouée; mais elle n'obtenait en échange que des humiliations et de mortifiantes allusions à son âge et à sa stérilité probable. Tant de chagrins successifs et sans aucune relâche avaient prématurément détruit sa jeunesse, et, en effet, elle paraissait beaucoup plus âgée qu'elle ne l'était réellement. Cependant de graves désordres dans sa santé firent enfin croire à la possibilité d'un héritier à la couronne; mais l'enflure de sa face, puis ensuite de ses bras et de ses mains, fit reconnaître une hydropisie. Alors Philippe II, le duc d'Albe, Gardi-

QUINZIÈME ANNÉE, 3^e SÉRIE. — N^o 1.

ner, Bonner et le conseil privé composèrent seuls le gouvernement. Ils résolurent d'extirper l'hérésie, et de rétablir en Angleterre la suprématie du pape; hélas! par les mêmes moyens qu'employèrent Henri VIII, Édouard VI et plus tard Élisabeth, dans le but opposé! Le pape Jules II nomma le cardinal Reginald Pôle légat du saint-siège en Angleterre. Le vaisseau qu'il montait portait à sa poupe une grande croix d'argent, marque de sa mission et de l'autorité qu'elle lui donnait sur le clergé. Il fut comblé d'honneurs à son arrivée en Angleterre, et sa présence sanctionna, en apparence, les fatales mesures prises par le roi d'Espagne et les ministres contre ceux qui refusèrent de revenir aux anciennes croyances de l'état. Marie était alors étendue sur son lit de douleur, en proie à des souffrances aiguës, contre lesquelles la science, bien jeune d'expérience, ne pouvait rien encore. Le roi d'Espagne et ses ministres ordonnaient les jugements, prescrivaient les sentences; et lorsqu'elles arrivaient à la signature de la reine, Philippe l'exigeait impérieusement. Alphonse de Castro, confesseur de Marie, raconte qu'une fois, en sa présence, le roi, furieux des observations qu'elle lui fit en tremblant, saisit avec brutalité la main de cette infortunée, impuissante à résister, et en obtint une signature *informe*, qui suffit pour rendre légale une inique condamnation. Et cependant ces condamnations, ces persécutions furent appelées et conservèrent le nom de *persécutions Mariennes*!

Reginald Pôle s'efforça souvent de ramener Philippe à des sentiments plus humains. Le roi offensé l'accusa de tiédeur dans son zèle, de ne pas remplir convenablement la mission qui lui était confiée, et le menaça d'en écrire au pape; ce qu'il fit, et ce qui diminua la considération que le cardinal s'était cependant bien justement acquise. Vivement affecté de cette injustice, Reginald vécut retiré. De temps en

temps il rendait visite à la reine, qu'il exhortait pieusement à souffrir avec courage et résignation; mais la santé du prélat se détruisit rapidement, et bientôt il fut confiné dans sa chambre et dans l'impossibilité d'en sortir.

L'abdication de Charles-Quint exigea la présence de Philippe II sur le continent. Il quitta Marie sans prendre la peine de déguiser sa joie de partir. Marie, restée sans autorité réelle, et sans force pour la recouvrer, eut bientôt encore de nouvelles preuves de la perfidie d'Élisabeth. Elle la fit venir à son chevet. « Ma sœur, lui dit-elle, vous le savez, innocente ou coupable je vous ai toujours pardonné : pourquoi vous donner de nouveaux torts ? N'êtes-vous pas ma seule, mon unique héritière, et pour vous sauver d'un crime, me faudra-t-il donc quitter le monde avant le temps ? J'ai peu de jours à vivre, Élisabeth; songez que la postérité vous regarde. Hélas ! les rois ont assez du mal que fausement on leur attribue, sans y ajouter celui qu'ils peuvent au moins s'épargner. »

Après un an d'absence, Philippe revint à Londres pour obliger sa triste épouse à s'engager dans une guerre contre la France. Il leva des subsides au nom de la reine et repartit aussitôt. Les revers de ses armes irritèrent la nation contre Marie et contre lui. Calais, au pouvoir des Anglais depuis Édouard III, fut repris par le duc de Guise; cette perte acheva d'épuiser les forces de la reine. Elle fit écrire au cardinal Pôle, pour lui adresser ses derniers adieux. « J'ai tant souffert, mon cousin, comme fille, comme sœur, comme épouse

et comme reine, que je ne croyais plus avoir de larmes pour aucune douleur. Le pays a perdu Calais.... Après [ma mort on trouvera le nom de Calais gravé dans mon cœur. » Elle succomba peu d'heures après. Vivante encore, elle avait envoyé à Élisabeth sa couronne et son sceptre, avec la prière de faire déposer ses restes dans le même tombeau que sa mère bien-aimée. Cette dernière volonté ne fut pas même respectée par l'ingrate Élisabeth. Marie d'Angleterre repose dans la chapelle de Henri VII, à Westminster, sous une humble pierre; une petite plaque de marbre noir, qui même ne fut posée que sous le règne de Jacques I^{er}, indique la place de sa sépulture.

Reginald Pôle expira peu de moments après avoir reçu les adieux de Marie; par un de ces hasards qu'on remarque quelquefois, ils moururent tous deux à la même heure...

La longueur de cet article nous a fait supprimer bien d'autres détails en faveur du caractère si méconnu de Marie d'Angleterre; sa probité parfaite, qui la porta à se dépouiller de tous ses bijoux pour indemniser des familles spoliées par son père; sa sollicitude envers les pauvres, les établissements utiles qu'elle fonda, les lois protectrices qu'elle a remises en vigueur. Les historiens de l'époque, dans leur vindicative aversion, se sont bien gardés du moindre éloge... *Elle fut papiste !* Les haines religieuses ont transmis à la postérité le mal qu'elles attribuaient à Marie, et non le bien que Marie avait fait !

M^{me} LAURE PRUS.

LES TABLEAUX SAINTS.

Hildebrand, valeureux chevalier, ayant été un jour cruellement offensé par Bruno, un de ses plus chers compagnons d'armes, sentit son cœur s'enflammer de colère; et pour tirer une vengeance sanglante de son adversaire, à peine pouvait-il attendre le retour du soleil. Le sentiment de son indignation le tint éveillé pendant toute la nuit, et dès que le jour eut commencé à poindre, il ceignit son épée dans l'intention de satisfaire son ressentiment.

Cependant, comme l'heure était encore trop matinale, Hildebrand entra dans une chapelle située près de la route, s'assit en face d'un prie-Dieu, et contempla les tableaux que l'aurore éclairait de sa lumière naissante. Ils étaient au nombre de trois; le premier représentait Notre-Sauveur devant Pilate et Hérode, revêtu de la pourpre dérisoire; au bas, se trouvaient les mots : « Il n'outragea pas lorsqu'il fut outragé. » Le second était un tableau de la flagellation de Jésus, portant l'inscription : « Il ne menaça point lorsqu'il souffrit. » Et sur la dernière toile, représentant le crucifie-

ment, on lisait : « Mon père ! pardonnez-leur ! » Quand Hildebrand eut longtemps considéré ces toiles, il tomba à genoux et pria...

En sortant de la chapelle le chevalier rencontra quelques serviteurs de Bruno. « Nous allions chez vous, lui dirent-ils; notre noble maître vient d'être atteint d'un mal subit et il demande à vous voir. » Hildebrand les accompagna.

A son entrée dans la salle où le malade était couché, celui-ci s'écria : « Hildebrand, j'ai commis envers toi un grand tort; pardonne-moi ! — Je n'ai rien à te pardonner, mon frère, » répondit le chevalier avec douceur. Les deux amis se donnèrent la main, s'embrassèrent, et après s'être consolés l'un l'autre, ils se séparèrent le cœur doucement ému d'une tendresse fraternelle.

Et Hildebrand, retournant le soir dans sa demeure, trouva les feux du soleil couchant plus beaux que les premiers rayons de l'aurore.

Imité de l'allemand,
par M^{me} ÉLISABETH BECHER.

LA MACHINE.

Dans une immense galerie
De ce palais de bois où la France, à Paris,
Vient exposer, à nos regards surpris,
Les trésors de son industrie,
Prodiges de l'esprit humain;
Pendant la nuit une machine
A faire du papier sans fin
Ainsi parlait à sa voisine :
« On ne peut pas se figurer, vraiment,
A quel point est porté l'amour-propre de l'homme;
Aujourd'hui vous avez vu comme
Notre chef acceptait les compliments du roi :

Quel orgueil recouvrait sa fausse modestie !

Ah ! j'aurais fait une sortie

Si j'avais pu ; j'éclatais, par ma foi !

Car enfin, qui reçoit le chiffon, qui l'épure,

Et sous ses mille dents sans cesse le triture,

Jusqu'à ce qu'il se trouve en pâte transformé ?

Et dans cet état qui le livre,

On peut le dire, à point nommé,

A ce tamis, tissu de fils de cuivre,

D'un mouvement égal et précis agité,

Sous lequel une pompe aspire

Par degrés son humidité,

Et lui donne dès lors une solidité

Telle que, sans le rompre, un cylindre le tire,

L'enroule et le conduit au cylindre suivant,

Dont la chaleur, à mesure arrivant,

Finit par lesécher ? Qui donc sait le contraindre,

En glissant jusqu'au bout, de cylindre en cylindre,

A venir s'enrouler sur le grand dévidoir ?

L'homme est là, cependant ; mais il fait peine à voir :

L'homme qui, sans rougir, les éloges recueille,

De son sabre de bois sépare en deux la feuille,

Et tranche le papier en égale grandeur.

Voilà-t-il pas de quoi prendre tant de hauteur ! »

— Une voix s'élevant lui rendit bouche close.

« Machine, dit la voix, en vantant ta valeur,

Tu n'as oublié qu'une chose...

C'est que l'homme est ton créateur. »

(*Simple Fables.*) Marquis DE VARENNES.

ÉNIGME GÉOGRAPHIQUE.

Je suis grande, riche, puissante, et quoique dans tout l'éclat de ma beauté, j'ignore la date de ma naissance, que l'on suppose généralement très-reculée. Mes enfants sont nombreux, braves, industrieux. Un des plus illustres était jurisconsulte, et on lui doit des ouvrages qui encore aujourd'hui sont cités par les plus éminents du barreau.

En outre des hommes remarquables qui sont sortis de mon sein, j'ai donné mon nom à plusieurs princes qui ne me doivent pas la vie ; mais de tous, le plus cher à mon

cœur, est un héros dont je n'ose ici qualifier la naissance. Malgré la valeur de mes fils et ma force personnelle, deux fois j'ai été en grand péril, et j'ai dû mon salut : la première aux prières d'un saint prêtre, la seconde au faible bras d'une jeune fille des champs.

Voulez-vous mon portrait ? je vous le répète, je suis belle, quoique vieille. J'ai une couronne d'épis, une ceinture de pampres, un manteau de verdure parsemée de fleurs et un fleuve majestueux baigne mes pieds.

REVUE DES THÉÂTRES.

Le Bonhomme Job, comédie-vaudeville en trois actes, par M. Émile Souvestre.

La scène se passe près de Juvigny, département de l'Orne.

L'intérieur d'un moulin à eau. A droite, un escalier.

Depuis un mois, Georges est entré chez Goduron, le meunier, en qualité de garçon de moulin; il ne fait rien, mais c'est par dévouement pour son maître, car il brise tout. « Alors pourquoi qui s'donne comme garçon meunier? dit le berger Pastoureau; à quoi qui sert ici? — Tu ne sais pas, mon pauvre Pastoureau, ce qu'il faut pour faire aller un moulin, répond Goduron. — *Parbleur!* il faut... de l'eau. — Du tout! — Ou bien du vent. — Pas davantage. — Et avec quoi donc que vous le faites aller, vous? — Avec de l'amabilité. — Plait-il?... — C'est la spécialité de Georges... la preuve, c'est que je n'ai jamais eu tant de pratiques que depuis son arrivée. Il a toujours quéq'chose d'agréable à dire à tout le monde; il sait toutes les chansons nouvelles, et apprend à danser à toutes nos jeunes filles, entre autres à Pierrette, ma filleule, ta promise, et ça te fait enrager. — J'crois bien, il est jaloux, reprend Georges. — Votre filleule a toujours été coquette, c'est une justice à lui rendre, dit Pastoureau; mais depuis qu'elle est entrée en service au château, c'est à faire frémir... — Laisse donc! dit le meunier; madame la marquise de Luxeuil en est très-contente, ainsi que sa nièce, mademoiselle Honorine de Sannois. — Vous avez vu mademoiselle Honorine? dit vivement Georges. — Oui, elle allait au devant d'une cousine de madame la marquise, mademoiselle de Francastel, qui arrive de

Pais. Ah! j'aperçois le bonhomme Job. — Ce vieux mendiant? reprend Georges. — Il serait content s'vous entendait, dit Pastoureau, lui qu'est fier comme un marguillier. — Il est du pays? continue Georges. — Non, répond Goduron, mais v'là vingt ans qu'il y demeure. Où allez-vous, père Job? lui demande-t-il. — Je vais au château, voir mademoiselle Honorine. — Père Job est son protégé, ajoute le meunier; il lui a sauvé la vie, il y a dix ans, comme elle se noyait dans l'étang du moulin. — Ah! vous deviez être bien heureux, s'écrit Georges; vous êtes un brave homme. — Parce que j'sais nager, n'est-ce pas? lui dit Job. Puis il ajoute à voix basse: J'ai passé ce matin chez votre ancien patron, le meunier de Carrouges. — Ah! oui, je le connais, répond Georges avec embarras. — V'là la différence, reprend Job, lui, il ne vous connaît pas... — Cet homme saurait-il la vérité? » se demande Georges avec inquiétude. Le meunier se rend à ses affaires. Le bonhomme Job va s'asseoir sur les marches de l'escalier et mange son pain tout en observant ce qui se passe. Pierrette vient pour demander à son parrain de lui prêter Grison, son âne, afin d'aller à une fête voisine, chez sa tante; mais elle regrette de ne pas rester au château, où l'on donne le soir un grand bal. « C'est ça! dit Pastoureau, pour faire des coquetteries à M. Arthur de Luxeuil. — Moi! s'écrit Pierrette. — C'est peut-être déjà en train avec un autre... Le fils de l'intendant m'a tout dit... Et cet amoureux, qui les nuits entre dans le parc par dessus les murs et vient déposer un bouquet?... — Sur la fenêtre du petit pavillon où loge mademoiselle Honorine, dit vivement Georges. — C'est-à-dire où elle logeait, reprend Pierrette, et c'est justement le lendemain

du jour où j'ai pris la place de mademoiselle qu'on a commencé à y déposer ces bouquets. — Ah ! mon Dieu ! se dit Georges. — Est-ce de ma faute à moi s'il m'aime, cet inconnu, s'écrie la filleule du meunier, puisque j'ai *brisé son cœur*, comme il dit dans ses vers ? — Des vers ? C'est un vitrier ? » demande Pastoureau. Pierrette lui explique tant bien que mal ce que c'est que des vers. « Vous les avez lus ? demande Georges avec inquiétude. — C'est trop difficile, répond Pierrette, qui ne peut pas même lire la prose, mais je les ai donnés à mademoiselle Honorine ; elle a dit que c'était très-beau. — En vérité ! s'écrie Georges. — Elle m'a même répété le commencement ; mais j'ai pas bien compris... Seulement, je me souviens qu'il m'appelle *ange aux yeux bleus*. — Tiens ! dit Pastoureau, tu les as noirs. — Ça ne fait rien, reprend Pierrette ; en vers on peut changer les couleurs. — Oui !... eh bien, je lui en montrerai des couleurs ; j'ai promis au fils de l'intendant que la nuit prochaine je lui amènerais Rustault. — Votre gros chien ! s'écrie Pierrette. — Juste ! nous le mettrons sous la fenêtre, et il soupera avec les molets de votre galant. Je laisserai même la bête à jeun... pour qu'elle soupe mieux. — Oui !... eh bien ! j'avertirai mademoiselle Honorine, qui s'intéresse à cet inconnu... — Vous êtes sûre ? s'écrie Georges. — Très-sûre. Elle m'en parle toujours ; et elle ne souffrira pas... — Très-bien ! chère petite Pierrette, dit Georges lui baisant les mains. — Comment ! s'écrie Pastoureau en colère, il n'se gêne pas l'garçon du moulin. — C'est qu'il est content, » dit le bonhomme Job s'avançant au milieu d'eux. En ce moment, on entend le bruit d'une voiture. « Ce sont les dames du château. Mademoiselle Honorine n'y est pas, reprend Pierrette regardant au dehors ; elle sera entrée chez la fille du garde-chasse, qui est malade. » Le bonhomme Job, se disant fatigué, monte l'escalier pour aller se coucher sur la paille, tandis que

Georges et Pastoureau s'éloignent chacun de son côté.

« Reposons-nous ici, dit Arthur entrant avec sa mère et mademoiselle de Francastel. — Mais c'est charmant ! s'écrie la vieille demoiselle lorgnant autour d'elle ; une vraie chaumière ! — Oui, c'est presque aussi bien qu'à l'Opéra, dit madame de Luxeuil. — Ah ! comme on doit être heureux ici, ma chère ! J'ai toujours admiré la simplicité champêtre... Tiens ! il n'y a ni miroir ni psyché... Je dois être toute décoiffée... Ah ! mais c'est très-utile un moulin ; je vais voir ce que c'est, un moulin... qui tourne. »

Lorsqu'elle s'est éloignée : « Voyons, dit madame de Luxeuil, ce que nous dit cette lettre que ma sœur vient de m'apporter ; elle est de notre notaire. — Cette lettre annonce que l'hôtel de Luxeuil, avant un mois, sera vendu, ainsi que tout ce qu'il contient. Notre ruine est complète, dit Arthur, cela devait arriver. La révolution nous avait réduits à trente mille livres de rente, et vous avez toujours eu pour système d'administration d'en dépenser quatre-vingt. — Ne fallait-il pas soutenir l'honneur de notre nom ? — Évidemment ; mais depuis deux ou trois ans, ce sont nos créanciers qui le soutiennent. — Rien ne doit nous coûter pour conserver le rang que nous tenons dans le monde ; c'est une question d'honneur, d'existence... car j'aimerais mieux mourir que de déchoir. — Mon Dieu ! marquise, je voudrais connaître un moyen de tout arranger... (Job paraît au haut de l'escalier et se prépare à descendre). — Il en est un, reprend la marquise. Votre mariage avec Honorine était arrêté entre nous ; vous y avez mis une négligence !... (Job, qui s'est arrêté, remonte dans le grenier, dont la porte reste ouverte.) — C'est vrai, mais on tâche de prolonger son indépendance ; se marier, cela dérange toujours. — Si Honorine en épousait un autre, ajoutez la marquise à voix basse, nous nous trouverions dans l'impossibilité de rendre les comptes de tutelle. — Ah ! diable !... c'est juste ! — Ce mariage

seul peut tout arranger ; la fortune de mademoiselle de Sannois, qui est considérable, nous permettrait de faire honneur à nos engagements, et nous replacerait dans une position plus brillante que jamais. — Vous avez raison, marquise ; je n'ai d'ailleurs aucune objection à élever contre une pareille alliance, et si ma cousine consent... — Votre cousine est engagée à son insu ; l'intimité que j'ai permise entre vous et elle, a fait regarder ce mariage comme convenu.... Maintenant Honorine ne pourrait s'y refuser. — Fort bien. Dès aujourd'hui, je vais commencer mon rôle de prétendant, et demain j'amène une explication. » (Ils sortent.) « Oui, dit le bonhomme Job, descendant l'escalier, mais j'ai tout entendu.... Ah ! vous voulez marier la demoiselle au cousin pour qu'elle paye ses dettes, pour que sa dot serve à entretenir le jeu, les chevaux de M. Arthur.... ça ne peut se passer comme ça ! Je veux que la demoiselle ait un mari qui l'aime pour elle-même... M'est avis que j'ai sous la main ce qu'il lui faut... et si ça lui convient... Je vais m'en assurer... La voici ! » (Honorine accourt, tenant un panier rempli de fleurs des champs.) « Je me suis oubliée chez ces pauvres gens, dit-elle : j'aurai fait attendre madame de Luxeuil. Tiens, c'est le bonhomme Job, ajoute-t-elle en l'apercevant. — Oui, mademoiselle, c'est moi, » répond-il avec joie et en se découvrant. (Il lui avance une chaise, court fermer la fenêtre.) « Ce bon père Job... comme il me gâte !... toujours occupé de moi, de ce qui peut me plaire... S'il faut porter une lettre, demander de la musique, faire venir un livre, il est toujours là !... — Eh bien ! et la demoiselle, donc ? reprend Job, quand je vais au château, est-ce qu'elle ne vient pas demander au bonhomme Job comment il se porte, et lui verser à boire ? car la demoiselle n'envoie pas un domestique... elle vient elle-même ; elle sait bien qu'une marque d'estime, d'amitié, ça réchauffe le cœur, mieux que le meilleur vin.

— N'est-ce pas le moins que je puisse faire... après le service que je vous dois... et que vous ne m'avez jamais permis de reconnaître ? — Oh ! parlons pas d' ça, dit-il en l'arrêtant ; pourquoi priver ceux qui sont pauvres du plaisir d'obliger gratis ? — Ah ! je n'ai pas voulu vous blesser, mon ami. (Elle lui tend la main, il la saisit et la baise.) — Non, non, vous êtes bonne comme les anges du Paradis. C'est ce que me disait encore l'autre jour le garçon meunier de maître Goduron. Vous le connaissez ? — Moi ? nullement. (Elle va reprendre son panier de fleurs.) Toutes nos filles en raffolent... C'est un beau gars... qui a de l'éducation... Il chante toutes les chansons nouvelles... il paraît même qu'il en fait. — Vraiment ! je serais curieuse d'en voir une... — Oui. » (Il se rapproche d'Honorine et baisse la voix.) « Eh bien ! dans sa chambre, j'ai trouvé ce chiffon de papier ; ça doit être un de ses brouillons, il y a des vers... — Vous les avez donc lus ? — Non, mais la prose, c'est semé à la volée, tandis que les vers, c'est aligné comme des ciboules... (Lui donnant le papier.) Regardez plutôt ! — Ce sont les vers qui accompagnaient le dernier bouquet, se dit Honorine étonnée. Et vous êtes sûr, bonhomme Job, reprend-elle, que ceci a été écrit par le garçon meunier ? — Georges !... tenez ! le voilà qui vient. » Honorine regarde au fond et s'écrie : « Ciel ! Je ne me trompe pas !... — Vous l'avez déjà vu ? — Oui... répond Honorine toute troublée. Je crois... me rappeler. — Si la demoiselle voulait lui parler, pour cette chanson... — Une autre fois, dit-elle en sortant avec vivacité ; ma tante m'attend. » Georges entre préoccupé ; Job lui parle de mademoiselle Honorine, et affecte d'en dire du mal, afin d'exciter le jeune homme à montrer ce qu'il pense, à dévoiler son caractère, puis, lorsque, poussé à bout, Georges dit à Job avec colère : « Vous êtes un misérable ! » Job répond avec tendresse : « Et vous un honnête homme ! voilà ce que je voulais savoir. » (Il se découvre.) « Excusez-moi, monsieur le comte ; votre dé-

guisement est inutile : vous êtes Georges de Restoul. — Plus bas, lui dit Georges effrayé. — Vous êtes ici pour la demoiselle. — Eh bien ! oui... J'ai rencontré mademoiselle de Sannois à Paris, je n'ai pu me défendre de l'aimer. — Et, elle vous aime ? — Je suis venu à Juvigny pour m'en assurer. — Pourquoi ce déguisement ? — Parce qu'une haine héréditaire sépare les Luxeuil des Restoul, et qu'une tentative de raccommodement a été repoussée dernièrement par la marquise. — C'est pourquoi vous vous êtes adressé à la demoiselle elle-même... Eh bien, ça me va, monsieur le comte, et, si vous lui convenez, il faut que vous l'épousiez. — Mais comment arriver jusqu'à elle ?... — La marquise ni M. Arthur ne vous connaissent ? — Non. — Vous avez ici votre vrai costume ? — Oui. — Allez le prendre tout de suite. — Que veux-tu faire ? — Vous présenter ce soir au château. — Quel bonheur ! — Venez, je vous expliquerai cela en route. »

Un salon orné de portraits de famille.

M. de Sannois, le père d'Honorine, se trouvait ruiné, lorsque, pour rétablir sa fortune il épousa la fille d'un honnête roturier, dont la dot dégreva ses terres et lui laissa deux mille louis de revenu. Dans ce salon M. de Sannois est représenté en costume de chef vendéen, et pour oublier la més-alliance qu'il avait apportée dans la famille, le portrait de madame de Sannois a été exclu. C'est Honorine que l'on a chargée de placer ces portraits. Un orage vient d'éclater avant l'heure du bal. Job a présenté à M. Arthur de Luxeuil un jeune étranger qu'il a rencontré dans la forêt. Cet étranger se rendait au château voisin, chez M. de Lansac, qui est absent. Arthur, en vrai gentilhomme, ne lui a pas demandé son nom, et l'a invité au bal. Cet étranger, c'est Georges ; voit Honorine, lui parle de ses espérances, et obtient son consentement pour la demander en mariage. Ils revenaient de la salle de bal, lorsque de-

vant tous les invités, la marquise de Luxeuil fait entendre qu'une prochaine union aura lieu entre Honorine et son cousin. Georges, à cette nouvelle qui le désespère, est obligé d'aller danser avec la vieille mademoiselle de Francastel. Honorine, fort émue, reste avec sa tante et son cousin. Une explication a lieu, Honorine refuse ce mariage, pour lequel on ne l'a point consultée. Arthur furieux, menace de tuer son rival, car il ne peut être repoussé que parce qu'un autre a été mieux accueilli, et il sort avec la marquise, qui annonce qu'elle va revenir, mais que c'est à genoux qu'Honorine demandera ce qu'elle refuse maintenant. Restée seule, Honorine s'approche du portrait de M. de Sannois, touche un bouton caché dans la boiserie, ce portrait se dérange et laisse voir madame de Sannois. « O ma mère, dit l'orpheline, que n'es-tu là pour me défendre ! Je t'ai perdue avant d'avoir pu te connaître. Il ne me reste de toi que ce souvenir (elle baise la moitié d'un anneau qu'elle porte au doigt), l'autre moitié devait m'être remise par un protecteur que j'en ai jamais vu. Ton image qu'ils voulaient chasser de la famille... j'ai su la conserver en la cachant. Je puis la contempler comme par le passé, la prier comme une sainte patronne. »

Job paraît ; en voyant le portrait il s'écrie : « C'est elle ! » Honorine, à qui il a caché qu'il eût connu madame de Sannois, veut le faire expliquer, mais il se sauve en disant avec émotion : « Je ne le puis... jamais ! laissez-moi ! » Elle va pour le suivre... la marquise entre et lui remet une lettre de madame de Sannois ; cette lettre est sans adresse. Honorine lit : « Mon ami, je suis » au manoir avec notre enfant... Venez, » mais surtout de la discrétion... tout le » monde ignore la mort de M. de Sannois » et croit Honorine sa fille... (Honorine s'arrête ; la marquise lui fait signe de continuer.) Songez que la moindre imprudence peut tout découvrir ! CLÉMENCE. »
« Ma mère ! s'écrie Honorine avec égare-

ment, ma mère, mariée en secret! oh! non, c'est impossible! — La lettre a été trouvée dans les papiers du chevalier de Rivaud, reprend la marquise; je n'ai qu'un mot à dire pour prouver que votre mère a usurpé pour vous le nom que vous portez, la position dont vous jouissez. — Ah! vous ne le direz pas, madame! dit Honorine les mains jointes. — Je vous ai laissé choisir entre ce mariage et un éclat, vous avez préféré l'éclat, tout est fini entre nous. — Eh bien! puisque vous êtes implacable, puisque je dois renoncer au bonheur... madame! (elle tombe à genoux) que l'honneur de ma mère soit sauvé, et puis faites de moi ce que vous voudrez. — Alors vous consentez? » Elle sonne, un domestique paraît; elle lui donne l'ordre d'aller prévenir toute la société de se rendre auprès d'elle, et lui annonce le mariage de son fils avec mademoiselle de Sannois. A ces mots Georges de Restoul se nomme. « J'aime mademoiselle, dit-il; j'ai pu croire, il n'y a qu'un instant, à la réalisation de mes espérances... c'est à mademoiselle de dire si je me suis trompé. (Job paraît à la porte.) Est-il vrai, mademoiselle, que vous ayez consenti à épouser M. Arthur de Luxeuil? — Oui... répond Honorine d'une voix balbutiante, oui... c'est la vérité!... — Vous entendez, monsieur, dit la marquise. — J'entends, madame, répond Georges accablé. Oui, je me suis trompé, cruellement trompé!... Je prie madame de Luxeuil de recevoir mes excuses... avec mes adieux!... — Oh!... c'est trop à la fois!... » dit Honorine tombant évanouie dans un fauteuil. (Tout le monde l'entoure, Georges sort.) Job lui dit à voix basse : « Ne désespérez pas... je vous attends demain à la bergerie. »

Une chambre de berger. Une alcôve formée de rideaux de serge verte. — Une table. — Quelques escabeaux. — Un fusil est accroché à la cheminée.

Toute la société est sortie du château pour une partie de chasse. Madame de Luxeuil et Arthur entrent à la bergerie.

Arthur parle à sa mère du duel qu'il va avoir avec Georges; il a le choix des armes et est sûr de tuer son homme. Job, qui ne comprend rien à ce qui se passe et s'attend à quelque malheur qu'il veut empêcher, a envoyé par Pierrette un médaillon à Honorine, en lui faisant dire de l'ouvrir. Job entrain à la bergerie, lorsque Arthur allait en sortir pour se battre, et lui barre la porte avec le fusil qu'il décroche de la cheminée. « Ainsi, dit Job, madame la marquise ne s'oppose point à ce combat? — Ce drôle est bien hardi! s'écrie Arthur. — Elle compte sur une adresse qui a déjà été funeste à tant d'autres. — Te tairas-tu? — C'est un moyen plus sur de se débarrasser d'un rival... » Arthur s'élance vers Job en levant le fouet qu'il tient à la main et s'écrie : « Misérable! » Job arme le fusil et répond froidement : « Des gens comme nous ne demandent pas raison; mais celui qui les frappe... ils le tuent. » Madame de Luxeuil, effrayée, arrache le fouet des mains de son fils. « Ce vaurien est ivre, dit Arthur, ou il a fait une gageure. — Précisément, répond le bonhomme Job déposant son fusil, j'ai gagé que la demoiselle serait heureuse, qu'elle aurait un mari qui l'épouserait pour elle et non pour sa dot, et s'il faut qu'elle sache la vérité, je lui dirai, ajoute-t-il en baissant la voix, que ceux qu'elle a regardés jusqu'à présent comme ses parents ne lui sont rien, qu'ils n'ont aucun droit sur elle. — D'où avez-vous appris? s'écrie madame de Luxeuil. — Vous le savez donc aussi? reprend Job étonné. — Et votre protégée ne l'ignore pas davantage; elle connaît la honte de sa naissance. — La honte! reprend Job, qui lui a parlé de honte? — Moi! et je lui en ai montré la preuve : une lettre écrite par sa mère et trouvée chez le chevalier de Rivaud. — Ah! s'écrie Job, voilà donc le secret de sa soumission! ce que vous voudriez faire de la fille, M. de Sannois l'avait fait de la mère : une victime et une esclave. Quand la guerre commença en Vendée, il

força sa femme de le suivre, de se mêler aux bandes des insurgés. Heureusement que les balles ont quelquefois du bon sens... Une des premières fut pour M. de Sannois... On ne l'a jamais su, car sa mort fut alors cachée, dans l'intérêt de la cause royaliste. On crut qu'il était passé en Angleterre.—Que devint sa veuve? demande la marquise.—Elle avait près d'elle un guide, un défenseur, qui la nourrissait de son pain, la couvrait de son manteau... Elle avait deviné l'amour de celui qui la protégeait; elle en eut pitié. La misère les avait rendus égaux; tous deux étaient proscrits... menacés de mort... rien ne s'opposait à leur mariage. (Tirant un papier de son sein.) Voici l'acte signé par les témoins, MM. de Formont et de Rivaud.—Mais le mari! son nom? demande Arthur.—C'était le garde-chasse Richard.... C'était moi, répond Job. Quand on annonça la mort de M. de Sannois, le second mariage était ignoré. Honorine était née; sa mère venait de mourir.—Et vous avez laissé sa fille profiter d'une erreur...—Qui ne faisait souffrir que moi!... Oui, madame la marquise, j'ai renoncé à être père pour donner à ma fille un nom que la fortune de sa mère lui permettait de porter. Depuis vingt ans je me contente de la suivre en secret, de la voir de loin, de veiller à sa porte comme un chien fidèle; je l'ai fait presque sans peine, en me disant que c'était pour la rendre heureuse! Mais si mon sacrifice est inutile, si on veut contraindre son inclination, je reprends mes droits.—M. Richard, interrompt Arthur avec une ironie menaçante, espère nous effrayer.... il se trompe. Je ne céderai pas à M. de Restoul la main de mademoiselle de Sannois.—Parce qu'il faudrait lui rendre les comptes de tutelle, reprend Job.—D'où savez-vous? demande Arthur.—Mais, s'il ne les exigeait pas, s'il consentait à dégager vos biens? si, pour éviter tout éclat, moi-même, je gardais le silence?—Je ne céderais pas!—Eh bien! s'écrie Job,

c'est ce que nous verrons!—Où est-il? où est-il? dit Honorine entrant dans la bergerie.—Que voulez-vous? lui demande vivement la marquise.—Ah! madame, répond-elle, cette moitié d'anneau léguée par ma mère, et dont l'autre moitié devait m'être remise par le protecteur que mamère disait m'avoir laissé, Job vient de me l'envoyer. Ah! je veux tout savoir! Job, vous le connaissez! s'il est pauvre, malheureux, je serai sa compagne, son amie, sa fille!—Sa fille! répète Job se contentant à peine.—Il va se trahir, dit la marquise à l'oreille de son fils, auquel elle continue de parler vivement, mais tout bas.—Job! s'écrie Honorine, dites-moi que je ne suis point complètement orpheline! mon ami! le nom de mon père!... je vous le demande à genoux!...—Eh bien... répond Job éperdu, Honorine! ma...—Nous consentons à tout, » lui dit tout bas la marquise. Job s'arrête égaré. «Eh bien! reprend Honorine, vous alliez parler?... Job! ce protecteur?...—Il est mort...—Mort! répète-t-elle avec douleur.—Mais, ajoute Job, la demoiselle en a retrouvé un autre qu'elle connaît, qu'elle aime. (Apercevant Georges, qui entre, lassé d'attendre Arthur au rendez-vous.) Un protecteur qui ne la quittera plus.—Qui donc? demande Honorine?—M. de Restoul.—Ai-je bien entendu! s'écrie Georges. Un tel changement serait-il possible?—Oui, monsieur le comte, répond Job, M. de Luxeuil a compris qu'il ne devait point s'opposer plus longtemps à une préférence, et vous ne devez plus voir en lui un adversaire. » (Job s'éloigne.) «Ah! tant de bonheur, dit Georges, et c'est à Job que je le dois!... Je veux qu'il partage notre joie... Dites ce que vous désirez, Job, et quelle que soit votre demande...—Oh! oui... parlez! mon ami, ajoute Honorine.—Eh bien!... alors... puisque M. le comte me laisse le choix... comme je commence à devenir vieux... je demanderai à M. le comte de me donner une petite place près de lui... n'importe laquelle... Je le

servirai fidèlement; je ferai tout ce qu'il m'ordonnera... seulement, je lui demande de le suivre partout, lui et la demoiselle... pour voir leur bonheur... ça sera mes gages... — Ah! Job, vous prévenez mes désirs, lui dit Honorine. — Oui, mon vieil

ami, nous ne nous quitterons plus, » reprend Georges lui tendant la main. Job la saisit, la baise avec effusion, et s'écrie : « Merci, monsieur le comte! » Puis il se dit tout bas : « Du moins, je pourrai la voir!... »

M^{me} J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Économie Domestique.

LES TRUFFES.

La génération et le mode d'existence de la truffe ne sont pas faciles à expliquer. Pline pense qu'elle se forme des parties les plus subtiles de la terre, qu'elles s'unissent et se conglomèlent en une sorte de nœud ou de peloton. Il cite à l'appui de cette opinion un fait assez singulier : Lartius Lucinius, gouverneur d'Espagne, mordant dans une truffe, se rompit une dent à un denier romain qui s'y trouvait renfermé.

On a remarqué que l'époque la plus favorable à la formation des truffes était celle où les orages sont le plus fréquents. Plutarque dit que les pluies d'orage, empreintes d'une vertu génitale, font grossir et fructifier toutes les plantes, et que, lorsqu'elles pénètrent un peu avant dans la terre, elles y engendrent ces nœuds mous et friables.

Des auteurs modernes attaquent tout ce merveilleux qui fait de la truffe un être à part dans le monde végétal, assurant avoir découvert dans son écorce, à l'aide du microscope, des filaments presque imperceptibles qui lui tiennent lieu de racines, et lui servent à aspirer les sucs de la terre, comme les autres plantes.

Il y a des truffes blanches, grises et marbrées; ces dernières sont les meilleures; elles deviennent toutes noires en arrivant à leur maturité.

Elles viennent de préférence dans les

terres légères, sablonneuses et plantées de nombreux arbrisseaux. Elles abondent surtout en automne; mais celles du printemps sont les plus estimées.

On multiplie les truffes en les enlevant avec soin de terre, et en les coupant par tronçons; comme la graine des truffes paraît être détruite par l'action de l'air au bout d'un quart d'heure, et par celle du soleil en une minute, il faut les semer avec rapidité, à l'ombre, dans une terre calcaire et ocreuse, mêlée de terreau, de feuilles de chêne et de charme. La première année elles sont grosses comme une noisette, et jaunâtres.

On trouve les truffes dans les terres gercées et nues, souvent au pied des arbres. Un petit scarabée se place assez fréquemment sur le sol qui les recouvre. Au lieu d'employer des cochons muselés pour découvrir les truffes, on peut employer des petits chiens de la race des gredins.

Pour nettoyer la truffe, il faut la mettre dans l'eau, la brosser avec une brosse à ongles, et l'essuyer.

Les truffes que l'on achète doivent être bien fermes, bien saines; elles ne se gardent fraîches que quinze à vingt jours. En se gâtant elles deviennent molles. Une gâtée peut gâter toutes les autres. On place les truffes dans un panier que l'on suspend dans une cave, crainte de la gelée. Lors-

qu'elles commencent à s'amollir, il faut les consommer.

Pour les conserver, on les pèle; cette peau, frottée ensuite entre deux serviettes, se trouve réduite en une espèce de petites graines noires que l'on lave bien, puis que l'on jette dans une passoire à bouillon. Ces petites graines servent à saupoudrer toutes sortes de ragoûts. Les truffes se font cuire un quart d'heure dans du saindoux, et se placent ensuite dans un pot de terre que l'on couvre hermétiquement. Lorsqu'on

veut truffer une volaille, on fait recuire les truffes dans le même saindoux, pendant un quart d'heure durant, avec un bouquet garni et des épices. Il ne faut pas que la volaille soit entièrement remplie.

Pour entremets, on fait cuire les truffes, une demi-heure, dans du bon vin blanc, avec un bouquet garni et des épices. On sert ces truffes sur une serviette.

Pour mettre dans les ragoûts, il faut couper les truffes par morceaux épais et larges comme une pièce de 1 franc.

CORRESPONDANCE.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi :
On dit, et sans douleur je ne puis le redire,
Qu'aujourd'hui.

Ici s'arrête ma citation, et j'abandonne Achille. Oui, ma chère, *on dit* qu'aujourd'hui il y a des demoiselles en province qui portent des visites garnies de dentelle; des petits bonnets habillés, des bijoux, des bouquets à la main... mais c'est le monde renversé, bouleversé; comment veulent-elles qu'on les distingue d'avec les dames? Si les jeunes hommes les croient mariées, ils ne les remarqueront pas, ils ne viendront pas les engager à danser, pour savoir, en causant un moment avec elles, si elles répondront avec convenance à leurs questions, si elles sont instruites et modestes, si elles sont aimables et naturelles; d'ailleurs c'est un manque de goût, c'est très-mauvais genre de prendre les airs et le costume qui appartiennent aux dames. Ces demoiselles veulent-elles par là montrer qu'elles sont riches, et attirer ainsi des demandes de mariage? Mais les hommes calculent fort bien, ils savent ce que rapporte une dot de 100,000 francs, 4,000 francs par an au plus; et ils savent qu'une femme

simple et élégante qui n'apporte que 50,000 francs, leur fait plus d'honneur et plus de profit.... et, je te le dis entre nous, ces demoiselles nous nuisent. Qu'est-ce qui empêche un jeune homme de se marier? c'est la crainte de trouver une femme coquette et dépensière.... c'est la crainte de son avenir, de celui de ses enfants.... En effet, bien que les hommes ne veuillent pas en convenir, s'il y a des maisons qui s'écroulent, c'est autant de la faute de la femme que de celle du mari, et si l'on en voit d'autres se soutenir, malgré toutes les secousses du dehors, ce n'est qu'à l'ordre et à l'économie intérieure qu'elles le doivent. Que les femmes ne croient donc pas qu'elles ne sont pour rien dans l'élévation et la fortune de leur maison; elles y sont pour beaucoup; c'est ce que j'ai déjà eu occasion de remarquer bien souvent.... Que ces demoiselles coquettes y prennent garde! Autrefois, on n'osait pas épouser une Parisienne, à présent on n'osera plus épouser une provinciale. Mais ce ne sont pas les abonnées du *Journal des Demoiselles* qui méritent ces réflexions chagrines; elles

savent toutes que la simplicité est ce qui nous sied le mieux, que l'élégance, la distinction consiste dans la forme d'une robe, et non dans la cherté de son étoffe; dans la manière de poser un nœud de ruban, une fleur naturelle, non dans les dentelles les bijoux; et qu'il faut laisser au fiancé le plaisir d'en orner la corbeille de mariage.

Nous venons d'avoir à Paris la visite d'Ahmed, bey de Tunis; c'est un prince remarquable par sa noble conduite et par son esprit. Il a eu la gloire d'abolir l'esclavage dans ses états. Pendant son séjour en France, sa main s'est ouverte pour toutes les infortunes. A Lyon, il a envoyé 50,000 fr. aux inondés de la Loire; à Paris, il en a donné 20 mille aux pauvres. Partout il a répandu des paroles qui portaient d'un esprit juste et élevé, d'un cœur grand et généreux. Il est parti emportant une vive admiration pour nos institutions, nos arts, notre industrie, et une profonde amitié pour la France.

Ainsi, ma chère, nous aurons vu l'abolition de la piraterie et de l'esclavage... les hommes de notre siècle, qu'on accuse d'égoïsme, auront pourtant beaucoup fait pour l'humanité; mais on est toujours mal jugé par ses contemporains... heureusement que Dieu et l'avenir sont là.

Le *Journal des Demoiselles* commence sa quinzième année; tu recevras ma lettre pour le premier de janvier 1847, et, comme on fait, dit-on, toute l'année ce que l'on a fait le premier jour de l'an, travaillons donc un peu.

Le n° 1 de la planche I est un des côtés du devant d'un canezou.

Le n° 2 est un des côtés du dos.

Le n° 3 est la moitié du col de ce canezou.

Ce canezou se brode au plumetis, sur belle mousseline.

Il peut se broder au crochet, ou en points de chaînette.

Il peut se broder en points de cordonnet.

Il peut se broder en application de mousseline.

Il se brode aussi sur tulle avec application de légère batiste.

Taille d'abord ce modèle en grosse mousseline (ce canezou doit tomber bien bas sur les bras), et essaye-le. En le raccourcissant du haut, tu le rétréciras en même temps. Si malgré cela il te semblait encore trop large, il te faudrait laisser sur ton canezou moins d'espace qu'il n'y en a entre les bandes de dessin.

Le n° 4 est un alphabet de majuscules. Ces lettres se brodent au plumetis et au point de cordonnet. Pour les mouchoirs à vignettes ou pour ceux brodés en couleur, le point de cordonnet se fait de la couleur du dessin.

Le n° 5 est un dessin de palmes qui a la forme de bandes, mais qui se fait sur un fond de canevas. Les bandes sont indiquées par une espèce de ruban en point, appelé *point de poste*, qui se fait jaune orange et jaune d'or. Par exemple, tu as une aiguille enfilée de laine jaune orange (indiquée par les lignes pleines); tu passes ton aiguille en dessous, à partir du côté où se trouve l'alphabet; tu la sors en dessus, et, couvrant en biais le canevas, tu places ton aiguille deux carrés plus bas, pour la sortir en dessous; tu fais un second point pareil; laisse la place de deux points, et recouvre de même toutes les lignes pleines. Lorsque tu as fini, tu prends une aiguille enfilée de laine jaune d'or (indiquée par les lignes pointées); tu fais le même point de poste en couvrant les lignes pointées.

Tu brodes de même l'autre moitié de ce ruban. Je te ferai observer que l'espace m'ayant manqué, il te faudra, au lieu d'un point laissé de chaque côté des palmes turques, en laisser deux, et puis, au lieu d'un ruban composé de deux points de poste, en ajouter encore deux autres à chaque ruban, qui sera alors de quatre points de poste.

Le n° 6, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées pour faire ces palmes.

Le fond se fait noir.

Ce dessin peut servir pour chaise-chauffeuse, fauteuil de salon, Voltaire et ganache; devant de cheminée, et descente de lit. Ce ruban jaune qui sépare les palmes, est d'un effet charmant sur ce fond noir qui fait ressortir admirablement les palmes. Ce dessin a cela de bon qu'il peut aller avec toutes les couleurs de rideaux.

Le n° 7 est une bourse hongroise. Tu

bourse au filet ou au crochet; tu sur une largeur de quinze centimètres lorsque tu as neuf centimètres de tends un plus gros moule, ou tu chet plus à jour: alors, tu cesses bourse en rond et lorsque tu as tres de long, tu recommences bourse en rond, mais en prenant illes ensemble, afin de finir en me un bonnet de coton. Ce ce doit être long de deux cente te conseille d'employer du nceau, du cordonnet gris et uand ta bourse est finie, en mailles en nombre égal sur , et ferme-la en la tri on ferme une jarretière.

ure doit être large de 3 centouds à chaque angle deux l doré; tu passes la bourse de même métal; tu tresses serrés, trois fils d'or, de

manière à former comme une ganse, longue de 25 centimètres.

Pour le gland : tu coupes des brins de cordonnets ponceau et gris, longs de 12 centimètres, mêlés dans des proportions égales à celles de la bourse. Lorsque tu as la grosseur convenable, tu noues fortement ensemble, par la moitié, ces brins de cordonnet, tu les replies sur eux-mêmes, tu en formes un gland, puis, en commençant du haut, avec une aiguille enfilée de fil d'or, tu fais une espèce de gland, en faisant un feston dont chaque dent te sert à former d'autres dents, car tu dois rélargir ce travail dès les premiers tours. Tu couds ce gland à l'autre extrémité de ta bourse par plusieurs points de cordon-

net assez lâches pour former une longueur de cinq millimètres entre le gland et la bourse; tu plies en deux la tresse d'or, tu en passes les deux extrémités en dedans de la bourse, sous le gland, tu les y arrêtes solidement ensemble par un nœud; tu tournes les deux tresses deux fois autour de l'espace de 5 millimètres; tu laisses le dernier tour un peu lâche, pour y passer au milieu le reste des tresses, et tu les tires à toi, ce qui formera un nœud. L'autre extrémité de ces tresses, en y formant deux boucles, tu la couds, au-dessus des neuf centimètres de long, à partir du bas de la bourse.

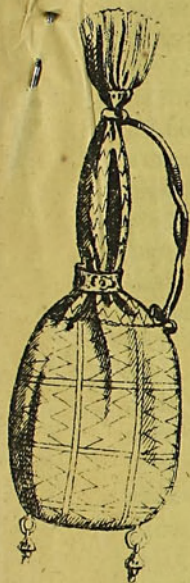
Lorsque tu vas faire des emplettes, tu passes ta main dans le cercle formé par les tresses, le gland orne le dessus de ton poignet, et la bourse pend en dessous. C'est fort gracieux et fort commode.

Le n° 8 est la moitié d'un mantelet; pour les dames, il se taille en velours noir, vert-pré ou bleu foncé, et se garnit d'une dentelle noire surmontée d'une riche passementerie.

Pour les demoiselles, il se fait en satin nommé satin à la reine, et se garnit d'un effilé surmonté d'une petite passementerie.

Ce mantelet se double et se ouate. La ligne pointée qui va du nombre 70 au nombre 30, indique la place du second rang de dentelle ou d'effilé. Quant à la ligne pointée, elle indique que de ce côté du mantelet doivent encore se coudre la dentelle et l'effilé. On s'en passe pour le devant; mais alors il faut y ajouter une riche passementerie qui cache les plis de l'épaule et se continue jusqu'au chiffre 100, ou bien un effilé, surmonté d'une petite passementerie qui se continue de même.

Pour une grand'maman, qui ne veut pas se gêner dans un corset, ce mantelet peut devenir une toilette riche et gracieuse. Voici comme je le ferais : en gaze rose, blanche ou bleue, recouverte en tulle de coton blanc. Ce mantelet serait garni tout autour d'un passe-poil de gaze pareille, recouverte de



tulle de coton, et, sous ce passe-poil, serait cousue une belle dentelle blanche, froncée autour du cou, tout à fait à plat du devant et rabattue sur le mantelet jusqu'au nombre 100 ; bien froncée aux deux pointes du bas, presque à plat, autour du mantelet, et plus froncée depuis le nombre 39 jusqu'au nombre 80. Il faut 8 mètres de dentelle. Ce mantelet serait arrêté sur la poitrine par une, deux ou trois rosettes de ruban de satin rose, bleu ou blanc, au milieu desquelles on pourrait introduire de riches épingles, afin de fixer le mantelet à la robe, qui serait de velours ou de satin. Avec cela un bonnet à barbes de dentelle, orné de grappes de feuillage vert de soir ; cela ferait une mise à la fois commode et élégante. C'est à nous, ma chérie, d'être coquettes pour nos grands-mères, car elles ne le sont plus que pour nous !

Mais j'ai un conseil à te donner : dès que tu verras poindre les feuilles, achète vite deux mètres de belle mousseline brodée au crochet, à 10 fr. le mètre (elle a 80 centimètres de large) ; que le dessin soit un courant en biais. Taille ce mantelet sur ce modèle ; taille une bande de papier large de 10 centimètres ; sers-toi de cette bande pour la placer sur ce qui te reste de mousseline, afin de tailler bien égales les bandes qui doivent garnir ton mantelet. Tu les places ensuite biais sur biais, et les réunis en cousant la broderie des deux côtés, puis tu découpes ce que tu as de trop de mousseline en dessus ou en dessous ; alors tu fais à ces bandes un gros et large feston plein, tu garnis le tour de ce mantelet d'un passe-poil de mousseline unie, tu couds les bandes à plat, du devant, et les rabats sur le mantelet, seulement un peu froncées autour du cou, sur les plis (ces plis, tu sais, ne se coupent pas), froncées davantage au bas du mantelet, du nombre 39 au nombre 80 ; quant aux pointes, les deux bandes se réunissent en biais sans être froncées. Bien entendu que tu ne mets qu'une garniture.

Le n° 9 est une Berthe qui se taille en

étoffe pareille à la robe, se borde d'un passe-poil dans le haut et dans le bas, se double, se plisse, pour se réunir sur la poitrine. Cette berthe se garnit du bas d'un effilé de soie aux couleurs de la robe. Dans le haut, on passe un lacet que l'on noue en dedans, sur la poitrine, afin que la berthe adhère mieux au corsage. Cette berthe se fixe avec une broche. On peut ajouter cette berthe à une robe décolletée, et à une robe guimpe, pourvu qu'elle soit faite à pointe et à dos plat.

Le n° 10 est la moitié du dos d'une pèlerine qui se fait en tulle blanc.

Le n° 11 est la moitié du devant.

Le n° 12 est la moitié du petit collet ; on coud ce collet, du côté du biais, autour de la pèlerine.

Le n° 13 est la moitié du col, que l'on coud sur le petit collet.

Le n° 14 est la hauteur des bandes de tulle que l'on festonne, à feston plein, pour les coudre au bas de la pèlerine, sur les lignes pointées, et au bas du col. Ces bandes doivent être à peine froncées. On réunit les devants au dos en plaçant au milieu un petit passe-poil de tulle.

Cette pèlerine peut se garnir de dentelle au lieu de tulle festonné.

Elle se fait en tulle noir et se garnit de dentelle noire.

On la fait aussi en étoffe pareille à sa robe pour être mise chez soi.

Enfin, elle peut se faire pour ajouter à la visite de la planche II, année 1846.

Je crois que j'ai tout dit... C'est très-heureux, n'est-ce pas ? Car je dois être bien ennuyeuse, mon Dieu ! J'aimerais mieux te dire toute autre chose !

Ah ! j'oubliais notre rébus accoutumé. La place m'ayant manqué, sur notre grande planche, pour t'en donner un *illustré*, comme disent les journaux, je vais t'en donner un *imprimé*. Le voici :

La justifie les

Ce dessin peut servir pour chaise-chauffeuse, fauteuil de salon, Voltaire et gagnache; devant de cheminée, et descente de lit. Ce ruban jaune qui sépare les palmes, est d'un effet charmant sur ce fond noir qui fait ressortir admirablement les palmes. Ce dessin a cela de bon qu'il peut aller avec toutes les couleurs de rideaux.

Le n° 7 est une bourse hongroise. Tu fais cette bourse au filet ou au crochet; tu la montes sur une largeur de quinze centimètres; lorsque tu as neuf centimètres de long, tu prends un plus gros moule, ou tu fais un crochet plus à jour: alors, tu cesses de faire ta bourse en rond et lorsque tu as dix centimètres de long, tu recommences à faire ta bourse en rond, mais en prenant plusieurs mailles ensemble, afin de finir en pointe, comme un bonnet de coton. Ce dernier espace doit être long de deux centimètres. Je te conseille d'employer du cordonnet ponceau, du cordonnet gris et du fil d'or. Quand ta bourse est finie, enfile du bas tes mailles en nombre égal sur deux aiguilles, et ferme-la en la tricotant, comme on ferme une jarretière.

Cette fermeture doit être large de 3 centimètres. Tu couds à chaque angle deux glands en métal doré; tu passes la bourse dans un coulant de même métal; tu tresses ensemble, bien serrés, trois fils d'or, de manière à former comme une ganse, longue de 25 centimètres.

Pour le gland: tu coupes des brins de cordonnets ponceau et gris, longs de 12 centimètres, mêlés dans des proportions égales à celles de la bourse. Lorsque tu as la grosseur convenable, tu noues fortement ensemble, par la moitié, ces brins de cordonnet, tu les replies sur eux-mêmes, tu en formes un gland, puis, en commençant du haut, avec une aiguille enfilée de fil d'or, tu fais une espèce de gland, en faisant un feston dont chaque dent te sert à former d'autres dents, car tu dois rélargir ce travail dès les premiers tours. Tu couds ce gland à l'autre extrémité de ta bourse par plusieurs points de cordon-

net assez lâches pour former une longueur de cinq millimètres entre le gland et la bourse; tu plies en deux la tresse d'or, tu en passes les deux extrémités en dedans de la bourse, sous le gland, tu les y arrêtes solidement ensemble par un nœud; tu tournes les deux tresses deux fois autour de l'espace de 5 millimètres; tu laisses le dernier tour un peu lâche, pour y passer au milieu le reste des tresses, et tu les tires à toi, ce qui formera un nœud. L'autre extrémité de ces tresses, en y formant deux boucles, tu la couds, au-dessus des neuf centimètres de long, à partir du bas de la bourse.

Lorsque tu vas faire des emplettes, tu passes ta main dans le cercle formé par les tresses, le gland orne le dessus de ton poignet, et la bourse pend en dessous. C'est fort gracieux et fort commode.

Le n° 8 est la moitié d'un mantelet; pour les dames, il se taille en velours noir, vert-pré ou bleu foncé, et se garnit d'une dentelle noire surmontée d'une riche passementerie.

Pour les demoiselles, il se fait en satin nommé satin à la reine, et se garnit d'un effilé surmonté d'une petite passementerie.

Ce mantelet se double et se ouate. La ligne pointée qui va du nombre 70 au nombre 30, indique la place du second rang de dentelle ou d'effilé. Quant à la ligne pointée, elle indique que de ce côté du mantelet doivent encore se coudre la dentelle et l'effilé. On s'en passe pour le devant; mais alors il faut y ajouter une riche passementerie qui cache les plis de l'épaule et se continue jusqu'au chiffre 100, ou bien un effilé, surmonté d'une petite passementerie qui se continue de même.

Pour une grand'maman, qui ne veut pas se gêner dans un corset, ce mantelet peut devenir une toilette riche et gracieuse. Voici comme je le ferais: en gaze rose, blanche ou bleue, recouverte en tulle de coton blanc. Ce mantelet serait garni tout autour d'un passe-poil de gaze pareille, recouverte de

tulle de coton, et, sous ce passe-poil, serait cousue une belle dentelle blanche, froncée autour du cou, tout à fait à plat du devant et rabattue sur le mantelet jusqu'au nombre 100 ; bien froncée aux deux pointes du bas, presque à plat, autour du mantelet, et plus froncée depuis le nombre 39 jusqu'au nombre 80. Il faut 8 mètres de dentelle. Ce mantelet serait arrêté sur la poitrine par une, deux ou trois rosettes de ruban de satin rose, bleu ou blanc, au milieu desquelles on pourrait introduire de riches épingles, afin de fixer le mantelet à la robe, qui serait de velours ou de satin. Avec cela un bonnet à barbes de dentelle, orné de grappes de feuillage vert de soir ; cela ferait une mise à la fois commode et élégante. C'est à nous, ma chérie, d'être coquettes pour nos grands-mères, car elles ne le sont plus que pour nous !

Mais j'ai un conseil à te donner : dès que tu verras poindre les feuilles, achète vite deux mètres de belle mousseline brodée au crochet, à 10 fr. le mètre (elle a 80 centimètres de large) ; que le dessin soit un courant en biais. Taille ce mantelet sur ce modèle ; taille une bande de papier large de 10 centimètres ; sers-toi de cette bande pour la placer sur ce qui te reste de mousseline, afin de tailler bien égales les bandes qui doivent garnir ton mantelet. Tu les places ensuite biais sur biais, et les réunis en cousant la broderie des deux côtés, puis tu découpes ce que tu as de trop de mousseline en dessus ou en dessous ; alors tu fais à ces bandes un gros et large feston plein, tu garnis le tour de ce mantelet d'un passe-poil de mousseline unie, tu couds les bandes à plat, du devant, et les rabats sur le mantelet, seulement un peu froncées autour du cou, sur les plis (ces plis, tu sais, ne se coupent pas), froncées davantage au bas du mantelet, du nombre 39 au nombre 80 ; quant aux pointes, les deux bandes se réunissent en biais sans être froncées. Bien entendu que tu ne mets qu'une garniture.

Le n° 9 est une Berthe qui se taille en

éttoffe pareille à la robe, se borde d'un passe-poil dans le haut et dans le bas, se double, se plisse, pour se réunir sur la poitrine. Cette berthe se garnit du bas d'un effilé de soie aux couleurs de la robe. Dans le haut, on passe un lacet que l'on noue en dedans, sur la poitrine, afin que la berthe adhère mieux au corsage. Cette berthe se fixe avec une broche. On peut ajouter cette berthe à une robe décolletée, et à une robe guimpe, pourvu qu'elle soit faite à pointe et à dos plat.

Le n° 10 est la moitié du dos d'une pèlerine qui se fait en tulle blanc.

Le n° 11 est la moitié du devant.

Le n° 12 est la moitié du petit collet ; on coud ce collet, du côté du biais, autour de la pèlerine.

Le n° 13 est la moitié du col, que l'on coud sur le petit collet.

Le n° 14 est la hauteur des bandes de tulle que l'on festonne, à feston plein, pour les coudre au bas de la pèlerine, sur les lignes pointées, et au bas du col. Ces bandes doivent être à peine froncées. On réunit les devants au dos en plaçant au milieu un petit passe-poil de tulle.

Cette pèlerine peut se garnir de dentelle au lieu de tulle festonné.

Elle se fait en tulle noir et se garnit de dentelle noire.

On la fait aussi en étoffe pareille à sa robe pour être mise chez soi.

Enfin, elle peut se faire pour ajouter à la visite de la planche II, année 1846.

Je crois que j'ai tout dit... C'est très-heureux, n'est-ce pas ? Car je dois être bien ennuyeuse, mon Dieu ! J'aimerais mieux te dire toute autre chose !

Ah ! j'oubliais notre rébus accoutumé. La place m'ayant manqué, sur notre grande planche, pour t'en donner un *illustré*, comme disent les journeux, je vais t'en donner un *imprimé*. Le voici :

La justifie les

Quant à l'explication du rébus de décembre 1846, elle se trouve à la table des matières.

Adieu, bonne et fidèle amie; je te sou-

haite, pour toi et les tiens, bonheur et prospérité; si le ciel n'exauçait pas mes souhaits... espérance et courage... Adieu, encore.
J.-J.

ÉPHÉMÉRIDES.

Les Ambassadeurs hollandais à Londres,
26 janvier 1649.

Charles I^{er}, roi de la Grande-Bretagne, prisonnier de son peuple, n'attendait plus que l'arrêt juridique qui devait décider de son sort; ses deux fils, abandonnés des rois de l'Europe, auxquels ils étaient liés par le sang, se réfugièrent en Hollande, et, tremblant pour la vie de son père, le prince de Galles, qui fut depuis Charles II, se présenta aux états-généraux et les pria d'intercéder auprès du parlement britannique. Ce fut à des républicains qu'il remit les intérêts d'un roi, et ces républicains ne trompèrent pas son attente. Nulle puissance en Europe n'avait élevé la voix en faveur de l'infortuné Stuart; la république batave essaya seule de défendre la majesté royale. Deux ambassadeurs hollandais, MM. Pauw

et Joachimi, vieillards élevés aux premières charges de l'État, furent députés à Londres, et, le 26 janvier 1649, ils parurent devant le parlement. Pauw, dans un discours pathétique, où il rappelait la communauté de principes qui liait les deux nations, demanda au peuple britannique la vie de son roi; mais le parlement, pour se dispenser de répondre, leva la séance. Plusieurs démarches furent tentées auprès de Cromwell par ces fidèles ambassadeurs, mais en vain. Le 31 janvier, la tête de Charles roulait sur l'échafaud de Whitehall; il resta aux envoyés bataves l'honneur d'une tentative généreuse et d'un exemple trop peu suivi. Les Provinces-Unies continuèrent d'être l'asile des fils de Charles I^{er}, et seules, entre les puissances européennes, elles refusèrent de reconnaître le protectorat de Cromwell.

MOSAÏQUE.

Je défie à tous les flatteurs du monde de faire croire à un tiran qu'il est aimé, à un sot qu'il est habile, à un poltron qu'il est brave, à un ignorant qu'il sçait, à une vieille qu'elle est jeune, enfin, il n'y a que la vérité qui nous persuade.

Les passions médiocres sont éloquentes.
Les grandes sont muettes.

Bien des choses se comprennent et se sentent, mais ne s'expriment pas. Il faut souvent avoir recours au silence.

Il y une estoile qui unit les âmes du premier ordre, malgré les lieux et les siècles qui les séparent.

La loi salique qui exclut les femmes du thronne est très-juste. Les femmes ne devraient jamais régner, et s'il y a des exemples, dont j'en doute, de femmes qui ont fait des merveilles sur le thronne, on ne doit pas compter là-dessus. Ce sont des exemples si rares, qu'ils ne doivent pas tirer à conséquence.

CHRISTINE, reine de Suède.



Dessiné par L. Levert.

Gravé par Dano.

Journal des Demoiselles.

15^e année.

Ayuntamiento de Madrid

N^o 1